214 19 NOVEMBRE 1949 100 FRANCS

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte).

11 NOVEMBRE 1918 — 11 NOVEMBRE 1949

Les cérémonies de l'Armistice se sont déroulées selon le rite traditionnel. En ce même jour, anniversaire de la victoire de 1918, les « Trois » — MM. Dean Acheson, Bevin et Robert Schuman — se mettaient d'accord au Quai d'Orsay sur les modalités d'intégrer dans la communauté européenne l'Allemagne, dont on veut espérer qu'elle a renoncé à ce pangermanisme belliqueux qui lui vaut de porter l'écrasante responsabilité des deux guerres mondiales.

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (Livres)	6 mois...	2-10-6	3-4	3-10	3-19
	Un an...	5-1	6-8	7	7-18
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

DEUX SIÈCLES SEPT GÉNÉRATIONS

DE PROBITÉ & D'EXPÉRIENCE BOURGUIGNONNE

PHILIBERT POULET (1708-1782)

JEAN-BAPTISTE (1750-1829) MARC-JEAN-BAPTISTE (1752-1832)

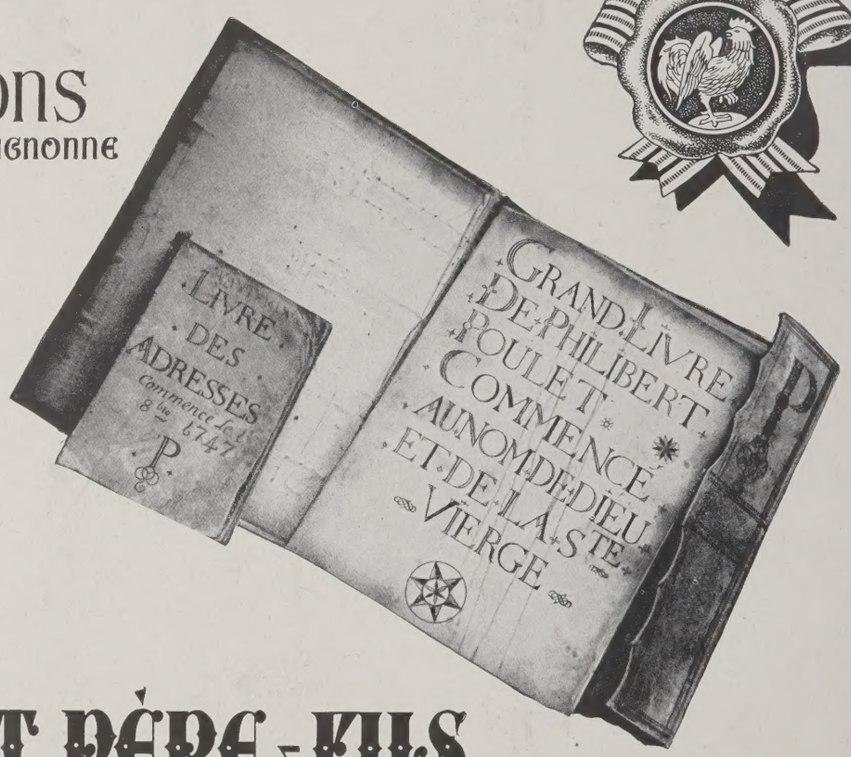
PHILIBERT (1776-1821) JEAN-FRANÇOIS-AUGUSTE (1783-1849)

JEAN-BAPTISTE-EDMOND (1815-1884)

PIERRE GERMAIN (1845-1936)

PAUL-JACQUES (né en 1875)

JACQUES-PIERRE (né en 1908) JANE GALLET GEORGES-CLAUDE GALLET (né en 1902)



POULET PÈRE & FILS

PROPRIÉTAIRES-NÉGOCIANTS À BEAUNE (Côte d'Or)

MAISON FONDÉE EN 1747

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

PAS ENCOURAGEANT !

— Alors, élève Pénible, c'est ça que vous écrivez pendant la classe ?

— Ben... y a un gosse qu'a fait un roman... alors je rédige mes Mémoires.

— Inutile. On a déjà écrit *les Mémoires d'un âne* !

RÉPERCUSSION

— Arrêtez !... C'est un mariage et vous sonnez le glas !

— Possible. Mais j'viens d'payer mes contributions et j'ai point le cœur à la rigolade !

COUPURES

— Moi, les coupures de courant, ça m'gêne pas. Mais c'que j'aimerais bien, rapport à la vie chère, ça serait un p'tit courant de « coupures » !

LA-HAUT

JEANNE D'ARC. — Ils sont fous, sur terre ! Au cinéma, ils me font personnifier par une Américaine !

CAMBRONNE. — Bientôt ils feront jouer mon rôle par un Anglais !

POUR ÉGALISER

— Vous m'en rendrez raison !... Et je vous préviens, j'ai dix ans de salle d'armes !

— Alors, cessez votre entraînement. Dès demain je me mets au fleuret, et nous nous battrons dans dix ans !

CINQUIEME ANNÉE NUMÉRO 214 19 NOVEMBRE 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

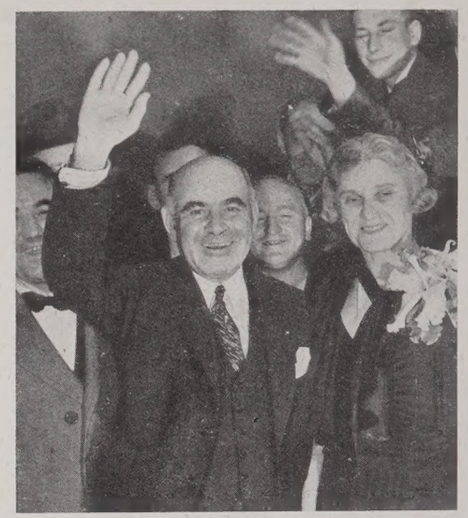
FRANCE ET CAMBODGE

Au cours d'une cérémonie à laquelle assistaient MM. Georges Bidault, Robert Schuman, René Mayer, Letourneau et M. Pignon, haut commissaire en Indochine, le traité consacrant l'indépendance du Cambodge et son entrée dans l'Union française a été signé au palais de l'Elysée par le président de la République et par S. A. le prince Sisowath Manipong, frère de S. M. Norodom Sihanouk. Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte).

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

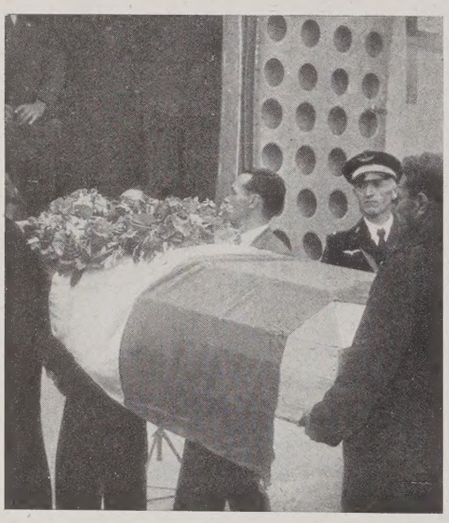
A NEW DELHI, les jeunes filles volontaires du parti du Congrès offrent un collier de fleurs et des cadeaux au sardar Patel, premier ministre du gouvernement des Indes, à l'occasion de son 74e anniversaire.

A LONDRES, le roi et la reine d'Angleterre, accompagnés des princesses, ont assisté au Coliseum au gala de bienfaisance annuel, où Maurice Chevalier s'est fait applaudir par la gentry britannique.



A NEW-YORK, M. Herbert Lehman, démocrate, ancien gouverneur de l'Etat de New-York, a été élu au siège de sénateur vacant contre son concurrent M. John Foster Dulles, candidat républicain.

A VARSOVIE, le maréchal soviétique Rokossovski a été placé à la tête de l'armée polonaise par le président Bierut, en compagnie duquel on le voit ci-dessus au cours d'une récente réception au Belvédère.



A CASABLANCA, des obsèques émouvantes ont été faites à Marcel Cerdan, dont le cercueil est descendu du « Liberator » qui a ramené à Paris les dépouilles des victimes françaises de l'accident des Açores.

A BUENOS AIRES, le président Peron a inauguré symboliquement les épreuves des championnats du monde de tir qui ont rassemblé dans la capitale argentine les plus réputés tireurs des deux continents.

A MARSEILLE, une mine magnétique de 700 kilos sur laquelle faillit sauter le paquebot *la Marseillaise* a été amenée au Frioul, où des « hommes-grenouilles » vont la faire sauter à l'aide d'une charge de plastic.

A TRIESTE, le transport *Australia* a ouvert la nouvelle route stratégique qui, en utilisant la voie ferrée jusqu'à la ville libre, permettra aux troupes britanniques de gagner Port-Saïd en quelques jours.

A CASERTE, en Campanie, 5.000 carabiniers se préparent au service qu'ils auraient à assurer en territoire africain au cas où l'O. N. U. déciderait de restituer à l'Italie son ancienne colonie de la Somalie.

LE COMTE SFORZA, DESCENDANT D'UNE DES PLUS ILLUSTRES FAMILLES ITALIENNES ET MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, JOUIT D'UNE GRANDE AUTORITÉ.

VERS UN RAPPROCHEMENT ITALO-YOUGOSLAVE

LES DÉCLARATIONS DU COMTE SFORZA

A L'ENVOYÉ SPÉCIAL DE « FRANCE-ILLUSTRATION »

TRIESTE est italienne, archi-italienne », ponctue le comte Sforza.

Ses soixante-seize ans laissent au ministre des Affaires étrangères une souplesse d'esprit extraordinaire. Le regard reste vif ; le ton de la voix, nuancé, souligne l'humour d'un trait, marque l'importance de telle ou telle partie de ses déclarations ; la courtoisie et la simplicité d'un grand seigneur qui est aussi l'un des premiers diplomates de son temps. Il connaît admirablement le français et me rappelle que durant son exil, sous le régime fasciste, il écrivait directement ses Mémoires dans notre langue. « Ce n'était peut-être pas très brillant, me dit-il en souriant, mais c'était en tout cas meilleur qu'une traduction. »

Je le questionne à nouveau sur l'avenir du territoire libre, à propos duquel M. Georges Bidault a déclaré le 20 mars 1948 qu'il devait retourner à l'Italie.

— Trieste, poursuit le comte Sforza, n'a jamais été une ville slave, et il n'y a aucun doute qu'elle doit redevenir et redeviendra partie intégrante de l'Italie... Mais il est inutile de prêcher la paix et la solidarité européennes si l'on ne commence pas par « se causer ».

— *Envisagez-vous, monsieur le ministre, de reprendre bientôt l'examen de ce problème avec le gouvernement yougoslave ?*

— Il faut à tout prix que le peuple italien et le peuple yougoslave soient amis. S'ils demeuraient ignorants l'un de l'autre, inamicaux à l'égard l'un de l'autre, chacun d'eux se condamnerait en quelque sorte à traîner un boulet de plomb qu'il s'attacherait volontairement à la cheville. A mon avis, le jour où Trieste nous reviendrait il faudrait que l'Italie et la Yougoslavie étonnent le monde par un mouvement d'avant-garde qui serait suivi peu à peu par l'Europe entière : j'entends par là que nos deux pays doivent nouer entre eux des ententes si profondes et si souples qu'elles permettront aux Yougoslaves, par delà une frontière presque invisible, de se sentir chez eux à Trieste et dans son admirable port, cela dans l'intérêt des deux peuples et de Trieste elle-même.

— *L'amitié italo-yougoslave n'est-elle pas en liaison directe avec la pacification complète dans les Balkans ?*

— L'Italie est en train de reconquérir en Europe le rang qui est le sien et que seule la stupidité fasciste avait compromis. Elle sera heureuse de contribuer à favoriser cette entente balkanique qui seule permettra aux peuples de cette région du monde de vivre en paix, sans danger d'une hégémonie étrangère, qui peut être russe aujourd'hui, allemande demain. Que cela soit nécessaire pour la paix du monde est prouvé par un épisode que nous avons eu tort d'oublier : la tentative de Tito et de Dimitrov de sceller une alliance bulgaro-yougoslave, tentative à laquelle l'U. R. S. S. oppose son veto, mais que l'Italie et, j'en suis sûr, la France verraient avec le plus grand plaisir.

Je suis allé à Trieste. Le calme y règne aujourd'hui non seulement dans la ville, ce qui est de bon augure, mais aussi dans le port, ce qui cause du souci aux Triestins. La crise du logement est telle que dès la sortie de la gare une troupe de guides proposent aux voyageurs qui ont eu l'imprudence de ne pas retenir une chambre de leur trouver un logement. J'ai suivi l'un d'eux, et il ne nous a pas fallu moins de trois tentatives et d'une heure de course pour découvrir finalement dans une maison particulière, les seules à peu près qui restent disponibles, le lit souhaité.

J'ai profité d'un dimanche pour aller me promener du côté de Miramar, comme la plupart des Triestins. Le château de Maximilien est aujourd'hui occupé par le commandant américain. Tout à côté, dans une crique où s'abritent des bateaux de pêche et quelques yachts, s'est installé un restaurant où l'on rencontre presque autant de consommateurs que de policiers. La police à chemise bleue du territoire libre est en effet répandue partout à profusion. Elle ne compte pas moins de six mille hommes, auxquels s'ajoutent dix mille Anglo-Américains. Quant aux cinq mille Yougoslaves de l'armée d'occupation, ils sont cantonnés dans la zone B, hors de Trieste, et l'on n'aime guère aller de leur côté.

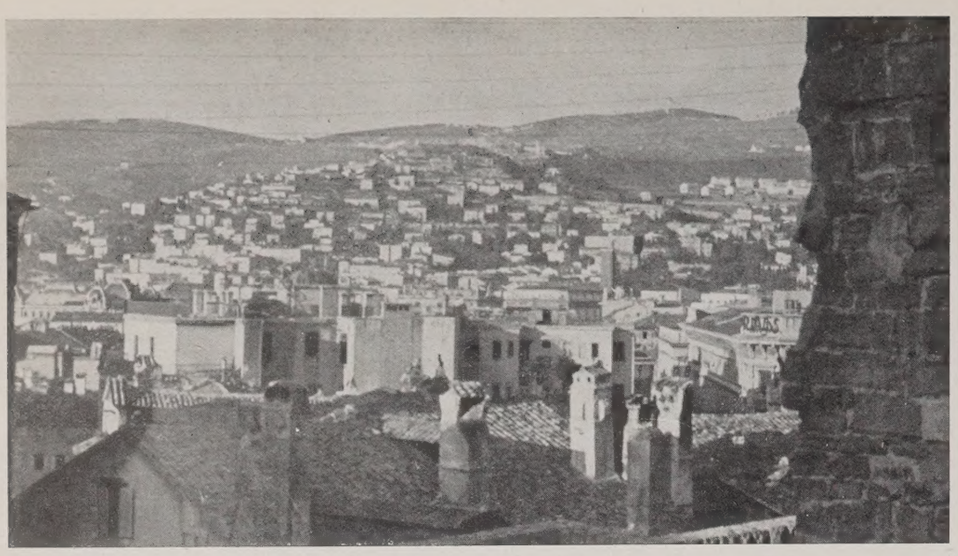
Cependant une situation nouvelle s'est créée à la faveur du rapprochement de la Yougoslavie et des puissances de l'Ouest. On verrait comme une consolidation possible du *statu quo* et de l'acceptation par Tito du retour de Trieste à l'Italie l'installation d'industries yougoslaves dans le grand port international, dont le seul avenir paraît résider dans l'importation de matières premières et l'exportation de produits finis ou demi-finis. Le commerce est actuellement en plein marasme. Le transit, bien que supérieur en tonnage et en valeur à celui de 1938, ne suffit pas à faire vivre la population locale, très gourmande d'ailleurs.

« Quelle est la préoccupation dominante des Triestins ? », ai-je demandé.

« L'argent », m'a-t-on répondu sans hésitation.

Cette appréciation est sans doute un peu abrupte. Elle correspond toutefois à un état d'esprit très répandu dans un port autrefois prospère par son commerce de transit et par son industrie de chantiers navals.

Or il est de fait que le commerce triestin a disparu. Tout passe en transit sans que les commerçants de la ville internationale participent en quoi que ce soit aux bénéfices des opérations. Les cristaux de Bohême, par exemple, passent toujours à Trieste vers la Turquie, l'Egypte, etc., mais ils sont achetés directement par ces divers pays. Les produits tchécoslovaques tendent de plus en plus à être drainés par le Danube vers la Russie. Quant aux produits destinés à l'Autriche, qui représentent presque 65 % du trafic de Trieste, il s'agit en grande majorité de livraisons du plan Marshall, et l'on craint que



TRIESTE REGARDE AUJOURD'HUI MOINS SON PORT ET PLUS SA ZONE D'INDUSTRIALISATION POSSIBLE.

LE MARCHÉ CENTRAL OFFRE DE BEAUX FRUITS.

LES HOMMES SE RÉUNISSENT POUR DISCUTER.

LE CANAL CREUSÉ EN PLEINE VILLE ET RÉSERVÉ AUX PÊCHEURS EST UNE DES VUES TYPIQUES DE TRIESTE.

l'échéance de 1952 ne marque une très forte diminution de cette activité. D'autre part, l'industrialisation, commencée par le régime fasciste, était basée sur la préparation de la guerre. Elle est arrêtée depuis des années et il en résulte dix-sept mille chômeurs et un nombre beaucoup plus important de mécontents. La lutte Kominform-antikominform a quelque peu ranimé le port de Trieste. Les Triestins ont profité du boycott tchécoslovaque contre les ports yougoslaves. Une seule voie ferrée traverse la frontière autrichienne sans passer par la Yougoslavie : celle de Tarvis. C'est un chemin de fer à voie unique, n'autorisant qu'un trafic très limité. Du côté de la Bavière les conditions étaient meilleures avant la guerre. Jadis l'Autriche, contrôlant en effet le Brenner, favorisait naturellement Trieste. Actuellement c'est Venise qui recueille le quasi-monopole des livraisons bavaroises.

On s'efforce du côté allié de remédier à un état de choses défavorable dont on appréhende les conséquences non seulement économiques, mais politiques. Grâce aux Américains, en particulier, les chantiers navals et les entreprises industrielles reprennent quelque activité. Les raffineries de pétrole rembauchent. De grands projets d'industrialisation, avec la coopération des nations de l'hinterland, sont dans l'air. Les Suisses songent à installer à Trieste des usines de montage pour les automobiles provenant d'Amérique, ce qui leur permettrait d'utiliser leurs capitaux actuellement bloqués en Italie.

On pense également que les Yougoslaves auraient profit à monter à Trieste une industrie du bois et peut-être une industrie de l'aluminium (cela suppose toutefois la fin des gros travaux en cours dans les Alpes carniques tendant à augmenter considérablement la production d'énergie électrique). Enfin l'on préconise la création d'entreprises de pêche et d'usines de conserves alimentaires, les investissements nécessaires étant fournis, espère-t-on, par le plan Marshall.

Ce plan Marshall a bon dos ! Et les Américains ne manquent pas de faire observer que parmi toutes les nations participantes au plan d'aide c'est Trieste qui a reçu la plus forte proportion de dollars par tête d'habitant, soit à elle seule près de 18 millions de dollars. Malheureusement aussi cet appui considérable n'empêche pas que la construction navale italienne soit plus chère de 30 % que l'anglaise et que ses débouchés resteront limités.

Mais, je le répète, Trieste n'a pas qu'un intérêt économique. Elle pourrait bien, selon beaucoup d'observateurs, cristalliser un renouveau de l'esprit fasciste. On n'oublie pas que c'est à Fiume, en 1919, que d'Annunzio a ouvert la voie à Mussolini. Aux élections de juin 1949 20 % des voix se sont portées sur les candidats fascistes. A ce fait s'ajoutent maints indices infiniment moins faciles à définir. C'est une question d'ambiance. On critique ouvertement et âprement la politique du comte Sforza, bien qu'elle soit celle d'un véritable homme d'Etat aux vues larges. On l'accuse de vendre l'Italie ! Le nombre des pessimistes est considérable qui ne discernent aucun espoir d'amélioration, se montrent déçus par la mise en sommeil des tractations franco-italiennes et s'étonnent que Trieste reste occupée par les troupes étrangères avec la même rigueur qu'au premier jour tandis qu'en Autriche et même en Allemagne l'occupation devient chaque jour moins lourde. Les conditions de vie des ouvriers, fort médiocres, ne contribuent pas à assainir l'atmosphère. Les salaires s'établissent entre 20.000 et 30.000 lire par mois (ceci pour les ouvriers très qualifiés), alors qu'une chambre coûte couramment 15.000 lire. La situation de la main-d'œuvre féminine est telle que la prostitution s'est développée d'une façon effarante.

« Nous vivions mieux du temps de Mussolini », ai-je entendu dire à plusieurs reprises.

On se remémore sans acrimonie l'occupation allemande. On la préfère, sans fard, à celle des Alliés. On rend ceux-ci responsables de tous les mécomptes, de la mauvaise marche des affaires et de l'injustice sociale, « plus grande qu'elle ne l'était avant et pendant la guerre ».

Que peut-il résulter d'un tel ensemble de mécontentements, d'aigreurs, et souvent d'incompréhensions ?

Il n'est pas douteux que la population de Trieste paie durement sa quote-part à la guerre froide. Il est également certain que la fin du plan Marshall risque de devenir pour elle une échéance désastreuse. En réalité, Trieste a prospéré tant qu'elle était port d'empire. Réduite à jouer sa fonction commerciale dans le cadre d'un seul pays, dans lequel elle se trouve en concurrence avec un grand port voisin, Venise, elle périclite. Cependant Trieste est indubitablement italienne, aussi bien par l'élément humain que par les investissements qui y ont été faits. Mais elle est un cas typique des absurdités auxquelles on aboutit avec le cloisonnement actuel de l'Europe. La seule chance véritable de Trieste repose dans l'aboutissement favorable des travaux qui tendent à unifier l'Europe. C'est dans ce cadre également que peut se résoudre le conflit qui a opposé à son propos les Italiens et les Yougoslaves. Les déclarations du comte Sforza laissent à penser que l'Italie voit clairement le problème et s'efforce à lui trouver la seule solution compatible à la fois avec une susceptibilité nationale très vive et avec les nécessités de l'économie.

RENÉ BRANELLEC.

APRÈS LA CONFÉRENCE DE PARIS

par ALBERT MOUSSET

MM. Acheson et Adenauer.

Au cours de la conférence qu'ils ont tenue à Paris du 9 au 11 novembre MM. Dean Acheson, Bevin et Robert Schuman ont procédé à un examen d'ensemble du problème allemand.

L'ordre du jour en fut fixé au dernier moment et inspiré d'un mémorandum du gouvernement de Bonn demandant la suspension des démontages d'usines dans le Reich occidental.

Les Trois ont ainsi été amenés à envisager un assouplissement du régime d'occupation, sans toutefois soulever la question du traité de paix. Ils se sont montrés disposés à faire au Reich une place plus large en Europe grâce à des concessions échelonnées sur un temps assez long pour leur permettre d'éprouver le pacifisme et l'esprit démocratique des dirigeants allemands.

La difficulté était — dans cette conférence comme dans les précédentes — d'aplanir les divergences entre Washington, Londres et Paris sur le fond même du problème allemand. Pour les Etats-Unis le Reich est l'élément décisif de la reconstruction européenne et un atout majeur dans la guerre froide avec l'Union soviétique. Pour les Anglais le relèvement allemand pose une redoutable question de concurrence industrielle et commerciale ; au surplus, l'unité de vues ne règne pas, au sein même du parti travailliste, sur les avantages de l'unification européenne. Quant à la France, sa politique allemande reste dominée par un impératif de sécurité qui l'oblige à ne s'engager qu'avec circonspection dans la voie des concessions au Reich.

Bien que le communiqué publié par les Trois à l'issue de leurs entretiens ait été rédigé en termes assez évasifs, on n'en a pas moins appris que les deux points sur lesquels avait porté le poids de la discussion étaient l'approbation d'une entente directe franco-allemande sur les problèmes soulevés par l'application du statut de la Ruhr et la suspension des démontages d'usines en échange de garanties fournies par le gouvernement de Bonn.

La légitimité des droits de la France à un contrôle du potentiel industriel du Reich a été une fois de plus reconnue. Quant à la question des démontages, des instructions ont été envoyées aux hauts commissaires alliés pour qu'ils en discutent avec les autorités de Bonn. Le problème des garanties est trop complexe pour qu'on puisse s'attendre à une solution rapide. Si, en effet, le chancelier Adenauer paraît disposé à assumer des engagements assez rassurants, il se heurte à une opposition farouche de la part des socialistes et des nationalistes, qui ne veulent pas entendre parler d'une amputation permanente des droits de souveraineté du Reich et exigent que celui-ci traite avec les Alliés sur un pied d'égalité. Ainsi voit-on renaître les difficultés qui surgirent au lendemain de la première guerre mondiale.

Si les milieux politiques du Reich ont été déçus par les résultats de la Conférence de Paris, ils ont été, en revanche, encouragés par la visite de M. Dean Acheson à Bonn et à Francfort, où le secrétaire d'Etat américain a fait part de la volonté des Etats-Unis d'aider le peuple allemand à retrouver sa place dans la communauté européenne.

La presse soviétique a naturellement vu dans le voyage du secrétaire d'Etat américain une nouvelle phase de la « marshallisation » de l'Europe occidentale. Une évolution curieuse n'en est pas moins à observer dans la politique moscovite. Après avoir proclamé, le 7 octobre, la République allemande de l'Est, puis annoncé le retrait des troupes d'occupation et l'élaboration d'un traité de paix séparé, le Kremlin est revenu brusquement sur ces avances.

A quoi attribuer ce revirement ? Il semble qu'il soit la conséquence de la profonde inquiétude soulevée à Varsovie par le rapprochement entre Moscou et Berlin. Les Polonais savent, par une expérience historique de plusieurs siècles, que les ententes russo-germaniques se sont toujours traduites pour eux par des amputations de territoires.

A la même cause doit être attribuée la nomination d'un maréchal soviétique, Rokossovski (originaire de la Pologne russe), à la tête des forces armées polonaises. Cette nomination assez inattendue est regardée à Moscou comme une mesure de précaution à l'égard d'un allié peu sûr (et dans l'armée duquel les éléments nationalistes sont encore nombreux), mais elle est présentée à la Pologne comme une garantie du maintien de ses frontières occidentales (la ligne de l'Oder), qui ne devaient être définitives qu'avec le traité de paix.

On sait que tous les Etats satellites ont dénoncé les pactes qui, depuis la libération, les liaient à la Yougoslavie, en raison de l'attitude de dissidence prise par le gouvernement de Belgrade à l'égard de Moscou.

Restaient seuls en vigueur les accords albano-yougoslaves du 9 juillet 1947. Cette fois c'est de Belgrade qu'est partie leur dénonciation, notifiée par Tito à Tirana le 12 novembre. Ainsi la Yougoslavie n'a plus aucune attache juridique avec les démocraties populaires.

Il semble que cette initiative de Tito soit la conséquence de la défaite des partisans grecs. L'Albanie est désormais isolée du monde soviétique, avec lequel elle ne communique plus que par un pont aérien destiné surtout à ravitailler la base stratégique de l'îlot de Saseno, le « Gibraltar russe » de l'Adriatique. Si une attaque grecque était déclenchée contre l'Albanie le traité de 1947 pourrait être invoqué par les dirigeants de Tirana pour obtenir le passage de troupes bulgares de secours à travers la Yougoslavie. Tito a voulu se prémunir contre cette éventualité.

AU COURS DE L'ENTR'ACTE ON POUVAIT RECONNAITRE LA PRINCESSE BIBESCO EN CONVERSATION AVEC MM. ANDRÉ MAUROIS ET FRANÇOIS MAURIAC, ET Mme MAURIAC S'ENTRETENANT AVEC M. DUMAINE, CHEF DU PROTOCOLE.

LA première d'*Elizabeth d'Angleterre*, de Bruckner, que viennent de créer au théâtre Marigny Madeleine Renaud et J.-L. Barrault, a renoué la tradition des grandes soirées parisiennes d'avant guerre. Habits et smokings alternaient avec d'étincelantes toilettes. Parmi la brillante assistance on notait la présence de S. A. la princesse Eugénie de Grèce et de nombreuses personnalités du corps diplomatique et du Tout-Paris. L'Académie française était largement représentée avec Paul Claudel, André Maurois, François Mauriac, Georges Duhamel, Jules Romains, Henri Mondor, J. de Lacretelle, Emile Henriot, Maurice Garçon. Du côté des Goncourt : Salacrou, Hériat, Billy. M. René Mayer, garde des Sceaux, les deux préfets parisiens et maints représentants du monde du théâtre, des arts et de la mode composaient une salle qui rappelait par son éclat les plus élégantes de naguère.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

UNE GRANDE PREMIÈRE BIEN PARISIENNE...

ELIZABETH D'ANGLETERRE AU THÉATRE MARIGNY

MAURICE CHEVALIER, Mme GERMAINE LECOMTE Mlle GARÇON, PROFESSEUR MONDOR, Mme BOURDET.

MARCEL ROCHAS, LA PRINCESSE BIBESCO (DE DOS) ET LA PRINCESSE EUGÉNIE DE GRÈCE.

MAURICE CHEVALIER ET JOSETTE DAY.

M. JACQUES HÉBERTOT DISCUTE DE LA PIÈCE.

M. ANDRÉ MAUROIS ET M. DUMAINE.

ANXIEUX OU PLEINS D'ESPOIR, DES MILLIERS DE CANDIDATS BACHELIERS ATTENDENT LES RÉSULTATS DEVANT LE SERVICE DES EXAMENS, RUE DE L'ABBÉ-DE-L'EPÉE.

LA FRANCE DE DEMAIN

JEUNESSE UNIVERSITAIRE

par HENRI JOUBREL

Que la jeunesse française, considérée dans son ensemble, souffre d'une crise grave, personne ne songerait à le nier. D'autant que cette crise n'est que le reflet, bien pâle, du désarroi moral et du manque d'équilibre que l'on constate dans les milieux adultes, et cela dans bien des pays d'Europe.

N'est-ce pas là, d'ailleurs, une triste et inévitable rançon des années de guerre et d'occupation, durant lesquelles enfants et adolescents ont été trop souvent privés, au foyer familial, des conseils et de l'autorité de guides affectueux ? La génération de la grande guerre mondiale ne s'était-elle pas ressentie déjà, dans sa formation, du même déséquilibre et des mêmes aspirations vers le plaisir et la vie facile ? S'il y a vraiment un relâchement des vertus traditionnelles parmi les jeunes, il faudrait s'en prendre surtout aux événements qu'ils ont dû subir et aux hommes qui les ont provoqués.

Au reste, ce serait faire montre d'injustice que de pousser au noir le tableau de la jeunesse d'aujourd'hui et de passer sous silence les généreux élans, l'esprit de sacrifice et la passion de la recherche dont elle donne tant d'exemples. Si le nombre des délinquants mineurs est trois fois plus élevé qu'en 1939, pourquoi ne pas reconnaître que, par contre, les jeunes capables d'une abnégation totale au service d'un idéal sont également beaucoup plus nombreux qu'avant guerre.

Une autre considération vaut d'être retenue : en attendant les heureux effets de l'accroissement de la natalité constaté en ces dernières années, la France, saignée à deux reprises, compte relativement peu de jeunes : cinquante-deux vieillards pour trente-quatre adultes, contre vingt pour cinquante-trois aux Etats-Unis, quinze pour soixante-treize en U. R. S. S. Ne nous étonnons donc pas si nos méthodes administratives industrielles, agricoles s'en ressentent et si les réformes vivifiantes tardent à se manifester dans le domaine éducatif.

La « règle d'or de Jules Ferry » voulait qu'un sixième du budget de l'Etat fût consacré à l'instruction et à la formation de la jeunesse. En 1949 elles n'en absorbent guère que le dixième ! Enfin les conditions actuelles de vie posent à bien des jeunes des problèmes difficiles sans qu'ils aient la possibilité de faire entendre leur voix.

C'est pourquoi ils tendent de plus en plus à se grouper pour donner plus de force à leurs revendications et pour faire entendre les doléances de ceux qui, à l'âge-clef de la vie humaine, représentent la France de demain. De même qu'il existe un « mouvement ouvrier » et un « mouvement familial », un « mouvement de la jeunesse » s'organise. Nous allons nous efforcer d'en présenter les aspects essentiels, en exposant les préoccupations, les espoirs et les réussites de la jeunesse universitaire, de la jeunesse rurale, de la jeunesse ouvrière. Pour terminer nous aborderons le grave problème de « l'enfance en danger », en mettant en relief les déficiences de la jeunesse montante.

DÉTRESSES ESTUDIANTINES

Au mois de juin dernier les journaux nous ont fait savoir que pour la seule académie de Paris plus de 30.000 candidats se sont présentés au baccalauréat.

PAS UNE PLACE NE RESTE INOCCUPÉE A LA BIBLIOTHÈQUE

POUR CONTINUER SES ÉTUDES ON SE FAIT AU BESOI
HOMME-SANDWICH, ET L'ON BOUQUINE EN DÉAMBULANT

Tandis que 70.047 élèves suivaient l'enseignement supérieur en 1935, on en comptait 153.512 pour l'année scolaire 1947-1948. Par rapport à 1900 le nombre des étudiants s'est multiplié par quatre. Que vont devenir tous ces jeunes gens ? Et, d'abord, comment travaillent-ils, comment vivent-ils ?

Cette dernière question semble devoir se poser la première tant les conditions matérielles d'existence ont pris de l'importance dans nos villes universitaires, et plus encore à Paris.

Dans la capitale une chambre meublée se loue couramment 2.000 ou 3.000 francs par mois, et il n'est pas rare de voir des familles parisiennes faire peser sur les épaules d'un hôte étudiant le poids de tout leur loyer. Ceux des jeunes gens qui ne peuvent consacrer à leur logement que quelques centaines de francs doivent se contenter de mansardes sordides, où ils gèlent ou étouffent, selon les saisons. L'hiver ils cherchent refuge dans une bibliothèque — lorsqu'ils peuvent y trouver place ; l'été ils travaillent sur les bancs des jardins publics.

Les hôtels réservés aux étudiants par leur service de logement sont rares. La Cité universitaire, due en grande partie à la générosité d'amis étrangers, ne dispose que de 3.400 places, dont les deux tiers seulement sont réservés aux Français. Le prix d'une chambre y atteint d'ailleurs de 1.500 à 3.500 francs environ, ce qui, pour beaucoup, représente un chiffre encore prohibitif.

Les repas également sont très chers. Les restaurants à 60 francs ne peuvent servir que des menus insuffisants en protéines et en matières grasses. Il faut payer 200 francs pour un repas un peu substantiel ; aussi se contente-t-on souvent de grignoter un sandwich sur un banc du Luxembourg ! Peut-on s'étonner, dans de telles conditions, que la tuberculose opère des ravages parmi la population universitaire ?

Quelques bourses viennent en aide aux plus nécessiteux et aux plus méritants des élèves de nos facultés et grandes écoles. Mais, alors que le budget minimum d'un étudiant représente de 11.000 à 12.000 francs, ces bourses ne sont guère que de 3.000 à 7.500 francs par mois. Leur nombre faillit, d'ailleurs, se trouver sérieusement amputé lorsque l'Education nationale fut appelée à fournir sa part aux compressions budgétaires. Cette réduction des bourses et la menace d'une élévation des droits d'inscription entraînèrent, on s'en souvient, une grève de solidarité de tout le corps estudiantin.

DOUBLE EXISTENCE

Comment les élèves de nos facultés et de nos grandes écoles arrivent-ils donc à subsister ? Alors surtout que 14 % d'entre eux (contre 7 % en 1942) se marient au cours de leurs études.

Un bon tiers d'entre eux, aidés par le service de placement universitaire, doivent se livrer à un travail rémunéré. Si certains réussissent à donner des leçons particulières, à assurer un secrétariat, à effectuer des travaux de laboratoire, à s'employer dans des bibliothèques et des librairies ou à corriger des copies pour des « boîtes à bachot », il en est qui balaient le métro, la nuit, ou qui déchargent des légumes aux halles, à l'aube. Certains sont barmen, plongeurs de restaurant ou garçons de café. D'autres vendent des journaux, copient des adresses pour des firmes commerciales, ou bien font, dans la rue, l'homme-sandwich !

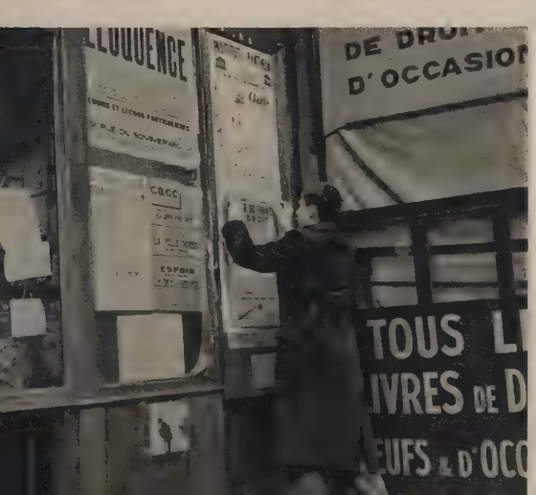
On s'est offusqué, au temps du marché noir, de voir des étudiants se jeter à corps perdu dans des trafics illicites. Mais sait-on qu'un interne des hôpitaux de Paris, après de longues études et une dure sélection, ne reçoit qu'une somme dérisoire ? Et peut-il trouver un réconfort en songeant que ses professeurs ne touchent que des traitements de misère ?... Qu'un maître de la science reçoit moins que le garçon d'un grand café ?... Que la recherche scientifique manque des instruments d'étude indispensables — un microscope pour vingt étudiants !

DÉSIRS D'ÉVASION

Cette détresse matérielle se traduit d'ailleurs par une très nette désaffection de la fonction publique en certains secteurs. Si le nombre des licenciés es lettres et des licenciés en droit est

ES ÉTUDIANTS SE PRESSENT A LEUR BUREAU DE LOGEMENT.

S GROUPEMENTS CORPORATIFS ONT BESOIN DU ZÈLE ACTIF
LEURS ADHÉRENTS POUR SOULAGER LEUR TRÉSORERIE.



trop grand, une crise est patente dans le recrutement des ingénieurs de l'Etat. Beaucoup d'étudiants préparent leur diplôme avec l'intention bien arrêtée de pouvoir se parer d'un titre, mais ils chercheront vite à exercer une profession commerciale ou industrielle rémunératrice, même si celle-ci ne présente que des rapports très lointains avec le diplôme obtenu. De même, sur quatorze agrégés de physique en 1946, onze, nous affirme-t-on, ont abandonné l'enseignement pour se diriger vers des entreprises privées.

Se sent-on le courage de les blâmer, alors que l'Etat ne permet pas à ses jeunes fonctionnaires de vivre décemment, de fonder un foyer, de se cultiver l'esprit par des livres, des concerts, des spectacles, des voyages ?

On a beaucoup glosé à propos des tentatives d'exode d'un certain nombre de nos étudiants. Certains, en effet, ont essayé par tous les moyens, et souvent avec de grandes illusions, de gagner l'Amérique du Sud, l'Amérique du Nord, l'Australie ou le Canada. Mais n'est-ce pas l'instinct de la conservation et un louable goût du risque qui ont poussé nos jeunes intellectuels, et parfois parmi les plus brillants, à assiéger ainsi les ambassades ?

La jeunesse universitaire actuelle, issue généralement de foyers laborieux, aime l'étude au point de tolérer que certains programmes et certaines méthodes soient demeurés, dans leur ensemble, fort éloignés des préoccupations présentes et des nouvelles données scientifiques, littéraires ou philosophiques...

Elle est attachante, cette jeunesse, par sa sincérité, son désir de savoir, ses angoisses intellectuelles, ses préoccupations sociales. Il faut l'aider. De toutes nos forces, de tout notre cœur !

LES ORGANISATIONS D'ENTR'AIDE

Nous serions d'ailleurs bien injuste de ne pas signaler l'activité des œuvres et des mouvements qui s'efforcent de rendre plus douce, plus supportable la vie de l'étudiant d'aujourd'hui. Le Centre national des œuvres en faveur des étudiants groupe, en liaison avec le ministère de l'Education nationale, des services de logement, de restaurant, de médecine sociale, de placement, etc. A Paris, des maisons « corporatives » : Maison des Sciences, Maison du Droit, Maison de la Médecine, Maison des Lettres, offrent à leurs adhérents un cadre encore restreint mais accueillant. La Maison des Lettres, notamment, a acquis une popularité fort méritée en s'ouvrant à tous les problèmes contemporains.

L'Union nationale des étudiants, qui assure grouper derrière elle les deux tiers des étudiants français, organise des équipes de travail et cherche à provoquer des rapprochements entre élèves et professeurs. Bien qu'elle n'ait pas obtenu le droit de représentation syndicale (les étudiants, dont beaucoup sont cependant électeurs, ne sont nullement admis à participer à la gestion des universités), l'Union s'efforce de faire comprendre et admettre les besoins des jeunes intellectuels. Elle a, par exemple, obtenu pour eux le bénéfice de la Sécurité sociale.

Les mouvements confessionnels ou politiques, de leur côté, proposent aux jeunes leur idéal, la chaleur d'une amitié, une lutte en commun.

Le manque de temps et le manque d'argent expliquent que les délectations intellectuelles tiennent en 1949 moins de place qu'autrefois dans la vie des étudiants, en tout cas de la plupart des étudiants parisiens. Ceux-ci n'ont pas les moyens d'acheter beaucoup de livres, ni, malgré les facilités qu'on leur offre, de fréquenter les concerts ou les spectacles. Ils doivent trop souvent se contenter de la séance hebdomadaire d'un cinéma de quartier. Ils se prêtent Sartre ou Camus, mais ils en discutent sans passion. Le Quartier Latin n'est plus, sauf pour de rares privilégiés, le foyer de pensée qu'il a été.

Quelques-uns d'entre eux sont largement nantis de ressources, mais bien souvent ceux-là tirent de cet avantage un médiocre usage. Mais ces « zazous », comme on disait hier, ne représentent qu'une caricature de la jeunesse universitaire. La grande majorité des étudiants travaillent, luttent durement pour se tailler une place dans une société qui, il faut bien l'avouer, ne cherche guère à faciliter leur entrée en lice.

Photographies *France-Illustration* et *New York Times*.

Est-ce la satisfaction de se voir décoré qu'exprime « Kee Key » en se léchant le nez ?

Quelques-unes des vedettes présentées au Cat Club. Southnay Nicholas, persan de six ans, champion de champions. Persans aussi Jack de Madoma et Talisman posé sur son coussin moelleux. Vox Dei, bel abyssin

CHAMPIONS FÉLINS

Quelle belle assemblée réunie par les soins du Cat Club à sa dernière exposition, qui fut un événement parisien, et même très parisien ! Rien que des vedettes. Et pour les présenter, les dorloter, les offrir aux éclairs du magnésium, qui leur arrachaient un clin d'œil courroucé, d'autres vedettes, habituées, elles, aux feux de la rampe et aux éblouissements des sunlights.

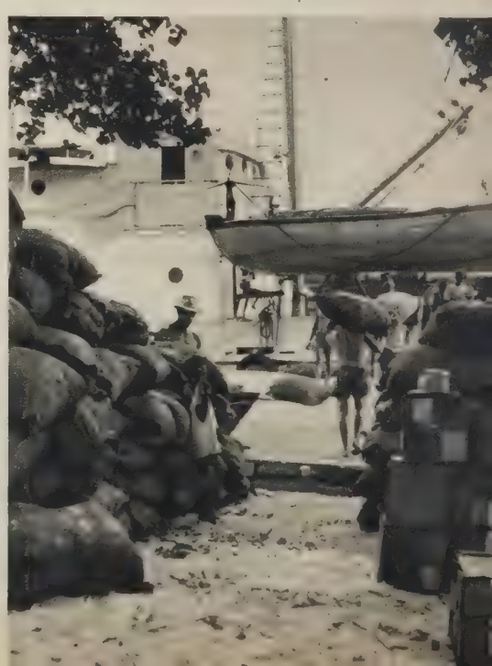
Parmi les quelque trois cents chats qui se prélassaient dans l'attente des décisions du jury, beaucoup étaient déjà des champions. Et, sans flatterie, les autres auraient pu l'être. Il en est là comme à certains concours où les candidats se départagent au huitième de point. Entre tant de persans bleus, crème, noirs ou chinchilla, entre les birmans, les abyssins, les siamois, l'embarras était grand. Aucun des aspirants au titre ne se départit pourtant de sa tenue hautaine et de son flegme de dandy. Leurs mérites serviront cette année deux œuvres d'assistance particulièrement dignes d'intérêt : le Comité national de défense contre la tuberculose et la Caisse de retraite des journalistes.

Il est tentant de jouer. Mais la curiosité de ces chatons n'exclut pas la prudence.

Photographies *France-Illustration* (Parnotte).

« PRINCE PÉGOUD » RACE BIRMANE

Ci-dessus : des filets de pêche, indispensables accessoires de la vie quotidienne. — Ci-dessous, de gauche a droite : un séchoir a coprah d'un type tout récent ; un atoll de Tuamotu ; embarquement du coprah de Borabora a bord de la goélette qui le transportera a Papeete.



SOUS LE SIGNE DE LA CROIX DU SUD (*)

TAHITI 49

LES TAHITIENS ET NOUS

par ROBERT DE THOMASSON

Je fis connaissance avec « l'Homme-nature » un jour que je contournais le Pari en pirogue à moteur. La masse abrupte du cap Pari forme l'extrémité de la presqu'île de Taiarapu. C'est une des parties les plus sauvages de Tahiti. Presque pas de littoral : une brousse quasi impénétrable s'y étale le plus souvent jusqu'au bord de l'eau. A un détour de la côte, une petite crique apparut pourtant au fond de laquelle je distinguai une maisonnette. Accroupi sur le sable, un homme était occupé à rafistoler une pirogue. Comme il répondait à mon signe amical, je dis au barreur tahitien d'accoster, et quelques instants plus tard j'étais en présence de celui qu'on connaît généralement à Tahiti sous le nom de « l'Homme-nature ». Tout en savourant le coco et les bananes de l'amitié, nous bavardâmes assez longuement. Vêtu d'un pagne, une épaisse chevelure rousse lui tombant sur les épaules et une barbe de même teinte jusqu'au milieu de la poitrine, mon hôte offrait, à la vérité, un aspect assez étrange. Ajoutez à cela qu'il s'exprimait — il est Français — avec un accent de Belleville pour le moins inattendu. Au demeurant, l'esprit alerte, au courant de toutes choses, et nullement affecté — naturel, en somme, ce qui n'est pas nécessairement le fait de tous les hommes-nature. J'avais en outre devant moi, chose rare, un homme visiblement heureux. Un homme qui, depuis vingt ans, réalisait ses ambitions, lesquelles sont apparemment de vivre du produit d'une petite terre, seul, ou à peu près, dans un coin du monde entre tous ravissant, avec toute latitude de laisser pousser à leur guise ses cheveux et sa barbe... Si j'ai évoqué le cas de notre homme-nature national, c'est qu'il constitue ici un exemple de réussite à peu près unique. Combien sont-ils à avoir débarqué, à Tahiti ou dans telle autre île, un léger pécule en poche et le cœur plein d'espoir ? Ils vivraient une existence idyllique au sein de la nature. Ils habiteraient une petite maison construite de leurs propres mains, se nourriraient des poissons, coquillages, fruits, végétaux dispensés par une mer et une terre également généreuses... Ces expériences-là ont presque toujours échoué. Il y a que ces cieux si cléments ne sont pas ceux-là qui les ont vu naître, ces hommes blancs venus de si loin pour s'y abriter ; il y a que cette brousse en apparence si inoffensive — pas de fièvres, à Tahiti, pas un serpent, pas un insecte nocif — leur est tout de même hostile, sournoisement, et qu'elle viendra un jour à bout de leurs ressources physiques et morales. Ceux qui, en dépit de tout, ont tenté de persévérer dans leur idéal sont tombés de plus en plus bas. J'en connais : ce sont des épaves.

Le temps où l'on vivait à Tahiti « pour rien » est d'ailleurs, hélas ! bien révolu. Fini le temps du déjeuner cueilli d'un bras nonchalant ! Tout se paie désormais à Tahiti, et se paie même fort cher. La papaye, par exemple, ou le pamplemousse, vous les paierez 10 ou 20 francs pièce au marché. Quant aux oranges, elles coûtent trois fois plus cher qu'à Paris — il est vrai qu'il n'y en a plus guère ; les orangers, qui faisaient jadis l'un des charmes de cette île, y ayant été à peu près tous stérilisés par une maladie. Mais le bétail ne manque pas, ce qui n'empêche que la viande est vendue de 50 à 60 francs le kilo.

Répétons qu'il s'agit là de francs C. F. P. — lequel franc C. F. P. contraint l'infortuné Français de la métropole à de fâcheuses multiplications par 5,50. Chaque année parviennent au gouvernement de Papeete quelques dizaines de lettres émanant de sympathiques rêveurs désireux de s'installer à Tahiti et persuadés qu'ils pourront y couler des jours heureux grâce à leurs 15.000 ou 20.000 francs français de rente mensuelle. Les pauvres, ils sont très loin du compte !

Les Etablissements français de l'Océanie (appellation impropre puisqu'elle ne s'applique qu'aux possessions françaises de la Polynésie, c'est-à-dire Tahiti, les îles sous le Vent, Tuamotu, Gambier, Marquises, Tubuaï ou australes) ont une population totale d'environ 58.000 habitants. Tahiti en compte de 25.000 à 26.000, dont la moitié à Papeete, chef-lieu des E. F. O. Sur l'ensemble de cette population il n'y a guère que trois cents *popaa*, c'est-à-dire purs Blancs, presque tous Français et dont la plupart sont établis à Tahiti. Ils sont fonctionnaires, colons, producteurs ou exportateurs de coprah, ou commerçants. A Tahiti, comme en Polynésie en général, quand le coprah va, tout va. Le coprah, c'est tout simplement l'amande de la noix de coco séchée. Il sert de base de fabrication à toutes sortes de matières grasses. Si vous avez la chance de posséder une plantation de cocotiers, il ne vous reste qu'à ramasser vos noix — pas même besoin de grimper à l'arbre, le cocotier se charge de les faire tomber à vos pieds dès qu'elles sont parvenues à maturité — puis à ouvrir ces noix en deux, à en retirer l'amande et à la faire sécher au soleil pendant quelques jours. Et vous aurez ainsi obtenu ce produit, le coprah, qui s'est vendu l'an passé à Tahiti jusqu'à 13.000 francs C. F. P. la tonne, soit plus de 70.000 francs français. Malheureusement pour Tahiti, ces prix ont subi depuis quelques mois un véritable effondrement. La tonne de coprah, après être tombée jusqu'à 5.000 francs, ne vaut plus aujourd'hui que 7.000 francs C. F. P. La demande, d'ailleurs excessivement gonflée à la suite des années de guerre, a maintenant cessé de faire prime sur le marché mondial.

Quant aux Tahitiens — j'entends les Tahitiens vivant dans les districts, ceux qui n'exercent pas d'emploi à la ville et ne travaillent qu'exceptionnellement chez autrui — leur standing est certes variable, mais on n'enregistre généralement qu'un très faible écart entre ses extrêmes. Les petits propriétaires sont très nombreux. Mais celui qui ne possède pas le moindre arpent de cocotiers n'est jamais très à plaindre. La misère est pratiquement inconnue : on n'a jamais aperçu un mendiant dans une rue de Papeete. C'est que la solidarité n'est pas un vain mot pour la famille tahitienne. Le jeu des alliances s'exerçant sur un territoire aussi réduit fait que tous les Tahitiens, en somme, sont plus ou moins *fetii*, c'est-à-dire parents. Or, ne fût-il qu'un petit cousin au dixième degré, un *fetii*, c'est toujours un *fetii*. On tombe chez lui à l'improviste, on lui dit : « Bonjour, fetii », avec un bon sourire épanoui, on plaisante gaillardement sa femme, et, sans plus de façons, on lui

A HUAHINÉ (ILES SOUS LE VENT) LES TRAVAILLEURS TAHITIENS ONT MIS UN POINT D'HONNEUR A PROCÉDER DANS UN TEMPS RECORD A LA CONSTRUCTION DE CE NOUVEAU QUAI D'EMBARQUEMENT. LES TAHITIENS, OUVRIERS HABILES, SONT CAPABLES D'UN GROS EFFORT QUAND UN TRAVAIL LES INTÉRESSE.

(*) Voir *France-Illustration* des 22, 29 octobre et 12 novembre 1949.

VOICI DE JEUNES INDIGÈNES, RASSEMBLÉS DANS UNE DES ÉCOLES DE L'ARCHIPEL DES TUAMOTU, ASSISTANT A LA CLASSE DE FRANÇAIS.

LE « DUMONT-D'URVILLE » VA QUITTER TAHITI : CETTE PLANTE, ENRACINÉE DANS UN « COCO » ÉVIDÉ, SERA CONSERVÉE EN SOUVENIR DE TAHITI.

« emprunte » ce dont on a besoin : des légumes, des fruits, un petit cochon noir. A charge de revanche. Et si, mon Dieu, la revanche ne se présente jamais, si l'opération s'effectue toujours dans le même sens, eh bien, tant pis : on n'en restera pas moins bons *fetii*... En outre, les indigènes tirent le maximum des ressources que leur offrent la rivière, le lagon, le récif, ou encore ce qu'on appelle ici « le bleu », c'est-à-dire la pleine mer, que sépare du lagon le récif de corail. Les Tahitiens sont, en effet, des pêcheurs-nés. Ils pratiquent avec virtuosité toutes sortes de pêches et n'hésitent pas à affronter la mer même par gros temps, en quoi ils peuvent rendre des points à bien des spécialistes de chez nous. Car le Pacifique est un océan infiniment moins paisible que son nom ne voudrait le faire croire.

Je me trouvais un soir à une vingtaine de kilomètres de Papeete, chez des amis tahitiens qui n'avaient pu se rendre en ville de la journée. Or un bateau — ce n'était pourtant qu'un cargo mixte venant du Canada — était arrivé quelques heures auparavant. Et soudain, au milieu de la conversation, un homme laissa échapper ces mots :

« Ça fait rien, on dirait pas qu'il y a un bateau en rade... »

Un court silence suivit, et bientôt une voix de femme reprenait en écho, avec une conviction empreinte d'un accent d'indicible nostalgie :

« Oh ! oui alors, on dirait pas... »

« On dirait pas », parce que, n'est-ce pas, un bateau en rade, cela suppose qu'on s'est précipité pour l'accueillir, pour le flairer, pour le toucher, pour dévorer des yeux tous ceux qui en descendent. La mer, c'est vers elle que Tahitiens et Tahitiennes gardent tournés leurs regards. C'est d'elle que, depuis toujours, leur est venue l'aventure, c'est elle qui leur apporte certaines joies et certains espoirs, et c'est elle qui, un jour, ils le savent, les leur enlèvera...

La venue d'un long-courrier quelconque dans le port de Papeete, dont l'animation ordinaire se limite au va-et-vient des goélettes destinées à assurer la liaison entre Tahiti et « les îles », constitue donc toujours, et on le conçoit, un événement. Il n'en est pas moins remarquable que cette bien légitime curiosité des insulaires se transforme en un extraordinaire enthousiasme dès qu'il s'agit d'un bateau *farani* (français), et surtout d'un navire de guerre français. Toute la population de Papeete et une bonne partie de celle des districts, les bras chargés de couronnes de fleurs, se rue alors sur les quais, et on a bientôt l'impression d'assister à la plus étonnante et aussi la plus émouvante des fêtes de famille. Un tel exemple illustre d'une façon assez convaincante un fait, à mon avis, indéniable : en dépit de certains aspects de la vie politique ou administrative (nous y viendrons tout à l'heure), il subsiste entre les Tahitiens et nous de très solides liens sentimentaux ; les Tahitiens, en un mot, nous aiment bien — et je tiens à me défendre avec énergie de tomber dans ce travers trop répandu chez certains de nos compatriotes qui marquent une tendance excessive à croire que le monde entier nous voue une affection totalement désintéressée et uniquement due à nos charmes personnels...

La vie quotidienne de Tahiti fournit d'ailleurs de nombreux autres exemples à l'appui d'une telle thèse. Nulle part, dans aucune colonie, la vie des colons n'est aussi étroitement mêlée qu'ici à la vie des « indigènes » (ce terme-là est aujourd'hui banni du vocabulaire de l'administration française des E. F. O. : on dit « originaires », « locaux », etc. — seuls l'emploient encore, et apparemment sans le trouver injurieux, les Tahitiens eux-mêmes). Nulle part leurs relations ne sont aussi spontanément amicales. Cela, je crois, tient essentiellement au fait que les Tahitiens sont aussi éloignés du complexe d'infériorité que de la suffisance. Ils ont comme tout le monde des qualités et au moins autant de défauts. Mais, quoi qu'ils fassent, ces descendants d'une vieille race, hélas ! en voie de disparition, se départissent rarement d'une certaine élégance. Ils ont de la délicatesse, ils ont du tact, ils sont naturellement nobles. Les *popaa* installés dans le pays leur reprochent parfois d'être insaisissables, inconstants et incapables de reconnaissance. Pour ce qui est de la reconnaissance, il faudrait d'abord voir si, tout compte fait, il y aurait tellement souvent matière. Il n'est d'ailleurs pas sans intérêt de noter qu'il n'existe dans le vocabulaire tahitien aucun terme susceptible de traduire ce sentiment ni son équivalent.

Ce qui précède vaut pour les relations entre individus. Il en va différemment, en effet, en ce qui concerne le Tahitien administré et le *popaa-farani*, le Français administrateur. Un jour que je rentrais d'une longue randonnée aux îles sous le Vent, je bavardais, sur le pont de notre goélette, avec un vieux Tahitien qui avait été longtemps chef de district. Ses sentiments francophiles ne pouvaient être mis en doute. Pourtant, au milieu de la conversation, il laissa tomber ces mots :

« Nous sommes certainement très attachés à la France et aux Français. Mais nous ne sommes guère satisfaits de la métropole et de son administration. Vous avez commis des fautes... »

Ces propos résument assez bien l'état d'esprit qui règne actuellement aux E. F. O. C'est un état d'esprit fâcheux. Il s'est traduit, voilà à peine un mois, par un fait dont il serait aussi vain de diminuer l'importance que d'exagérer la portée. Par suite du récent décès de leur député, les E. F. O. viennent de procéder à des élections législatives. Or le candidat élu, d'ailleurs à la surprise générale, est un Tahitien (un « demi », né à Tahiti et ayant toujours vécu à Tahiti) qui, à tort ou à raison — je veux dire par là que s'il n'avait pas toujours raison il n'avait pas non plus toujours tort — s'est toujours affirmé comme un leader d'opposition aux divers gouvernements de Papeete, attitude en soi parfaitement défendable, mais dont le loyalisme à l'égard de la métropole a pu d'autre part être légitimement suspecté. Bien que ledit candidat se soit défendu d'avoir la moindre attache avec le parti communiste — le communisme serait ici un très mauvais tremplin électoral — il est à noter que la propagande de son comité d'action a été patronnée par un délégué communiste, membre de l'Union française, parti de Paris en mission officielle et débarqué à Papeete quelques semaines avant les élections. Est-ce à dire que le choix de ce nouveau député traduise les sentiments anti-français d'une majorité d'électeurs ? Certainement non : l'indépendance tahitienne est un leurre, et les Tahitiens ont trop de bon sens pour souhaiter que leur territoire rompe ses liens avec l'Union française. Mais qu'il exprime une défiance à l'égard de *l'administration française*, voilà qui ne paraît pas douteux.

Compte tenu de diverses fautes, petites ou grandes, commises par notre administration dans ces îles, sur lesquelles je n'ai pas le loisir de m'étendre et qui ont d'ailleurs souvent été exploitées plus que de raison pour les besoins de la cause, on peut dire que la situation actuelle aux E. F. O. a été essentiellement conditionnée par trois faits. Il y a eu la guerre, qui a coupé ces lointains territoires de tout contact avec la France et leur a appris à se tourner vers ces beaucoup plus proches fournisseurs que sont l'Amérique et l'Australie ; la guerre, aussi, dans laquelle s'illustra un bataillon de volontaires du Pacifique dont le retour au pays devait immanquablement s'accompagner d'un certain nombre de déceptions. Il y a eu ensuite l'émancipation complète des indigènes (tous proclamés citoyens français par l'ordonnance du gouvernement provisoire de la République de mars 1945), laquelle devait nécessairement faire éclore, ici comme ailleurs, les agitateurs professionnels et autres spécialistes en démagogie. Enfin, il y a eu la politique économique suivie par les divers gouvernements qui se sont succédé à Papeete depuis 1946. Dans le but de maintenir une balance commerciale toujours largement créditrice, on réduisait à l'excès les importations dans le même temps que les cours du coprah, produit d'exportation n° 1, s'élevaient à des chiffres jusqu'alors jamais atteints — d'où pénurie de matériel d'équipement et d'articles de première nécessité, inflation, hausse des prix, marché noir. D'autre part, les devises (dollars) que la métropole s'est engagée à verser en contre-partie des exportations de coprah, nacre et vanille ne l'ont pas toujours été en temps voulu : la conversion se faisant avec retard, la colonie se trouvait contrainte de répartir sur deux années le budget qui aurait dû être consacré à une seule. Toutes choses, auxquelles s'ajoutent quelques autres, bien faites pour dresser un peu trop souvent l'une contre l'autre l'assemblée représentative locale et l'administration française et engendrer un climat peu favorable à notre prestige.

Puisqu'il nous faut conclure en quelques mots, disons qu'il est désormais urgent que les Tahitiens et leurs frères des E. F. O. aient enfin le sentiment que la métropole s'occupe d'eux et qu'elle ne se contente pas de répondre par de vaines promesses à leurs demandes les plus légitimes. C'est le moins que nous puissions faire pour ces îles si merveilleusement aptes au bonheur qui ont mis en nous leur confiance, pour Tahiti, cette « terre bénie » du poète, dont le nom seul éveille des résonances qui ne laissent personne indifférent et qu'il serait grand temps, soit dit en passant, d'ouvrir à un tourisme international dont les recettes pourraient utilement remédier aux manques des années de « cocos maigres ».

Amorce de culée avant pose du cintre.

Le cintrage de la dernière arche du pont.

Un dock flottant utilisé pour les travaux.

Le pont de Plougastel, sur l'Elorn, détruit pendant la dernière guerre, récemment reconstruit, porte le nom d'Albert Louppe.

LE CENTENAIRE DU CIMENT ARMÉ

L'introduction du béton armé dans la construction a constitué, chacun le sait, une véritable révolution dans l'art de bâtir. Or ce « matériau » moderne a déjà cent ans. Aussi était-il indiqué de célébrer cet événement en rappelant aux constructeurs et au public les améliorations obtenues ainsi que les grandes réalisations qui ont été possibles grâce à son emploi.

Un endroit était tout désigné pour abriter une exposition qui permît d'avoir une vue d'ensemble de l'histoire du ciment armé. C'est le musée des Travaux publics, dû à l'architecte Auguste Perret et qui est à coup sûr un des édifices où le béton armé a été employé avec le plus de bonheur. Par l'élégance de ses proportions, par son judicieux aménagement, il devrait prendre rang parmi les musées les mieux installés. On déplorera d'autant plus qu'il n'ait pu être encore complètement achevé.

A cette histoire du béton armé sont attachés les noms d'un grand nombre de chercheurs et de savants français : Lambot, Coignet, Mesnager, Hennebique, Considère, pour n'en citer que quelques-uns, et, plus près de nous : Frayssinet, Caquot, Auguste Perret. Soulignons en passant que l'emploi du béton a donné lieu à toute une série de travaux sur la résistance des matériaux et a permis d'enregistrer des progrès dans cette branche de la physique.

L'exposition du musée des Travaux publics offre, grâce à une abondante documentation, une idée très exacte des grands travaux d'art exécutés en béton : ponts, viaducs, barrages, etc. La reconstruction a donné une expansion considérable à son emploi, qu'il s'agisse des travaux d'intérêt public ou des villes sinistrées qu'il faut rebâtir en trouvant aux problèmes qui se posent des solutions conformes à des besoins nouveaux. De même on y peut suivre les modifications intervenues dans la technique du béton, et notamment la précontrainte, qui permet de supprimer tout effort de traction, les appareils de vibration, l'utilisation d'éléments préfabriqués, etc.

Parmi les plus audacieux ouvrages d'art en béton il convient de citer le pont de Plougastel, qui en trois arches de 186 mètres chacune franchissait l'Elorn, à l'extrémité de la rade de Brest, la rivière passant à 42 mètres en dessous. Ce pont, commencé en 1926, fut inauguré en octobre 1930.

La construction du pont de Plougastel amena à résoudre de nombreuses difficultés. Non seulement la portée des arches constituait une portée record, mais le pont devait supporter de lourdes charges, car il comportait deux étages : l'un réservé à la voie ferrée et l'autre, à la circulation charretière.

Ce magnifique travail devait être anéanti par la guerre. Les bombardements qui ont détruit le port et la ville de Brest avaient aussi détruit le pont, qui a été reconstruit et enjambe de nouveau l'Elorn entre Plougastel et Kerhuon. Il porte le nom d'un ancien président du conseil général du Finistère, Albert Louppe. L'inauguration a eu lieu sous la présidence de M. Rabut, inspecteur général des ponts et chaussées, entouré de diverses personnalités régionales. C'est une œuvre qui fait le plus grand honneur aux ingénieurs qui l'ont dirigée et aux ouvriers qui ont travaillé sous leurs ordres. Dans le rééquipement de la France le pont Albert-Louppe à Plougastel mérite une mention spéciale.

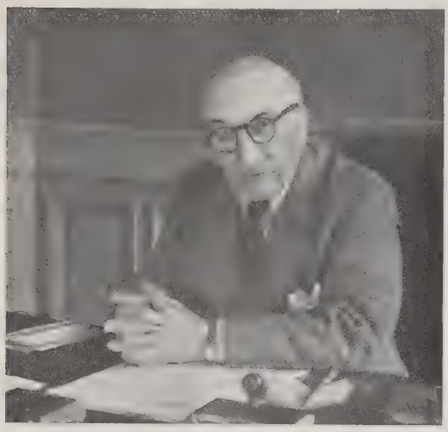
René Parnay.

Photographies *New York Times*.

PRÉSENCE DE JACQUES COPEAU

PAR PIERRE SCIZE

LE THÉATRE, MÊME APPELÉ « SÉRIEUX », EST TOMBÉ AU RANG DES OCCUPATIONS FRIVOLES...



LA PLUS FATALE INSPIRATION D'UN ARTISTE MODERNE C'EST L'INSPIRATION DRAMATIQUE...

... IL LE SAIT, MAIS, S'IL PERSISTE, IL SERA RÉDUIT A LA CAPITULATION OU A LA FAMINE.

LÉGÈRETÉ DU PUBLIC, INDOLENCE DES CRITIQUES SONT COMPLICES DE CET ÉTAT DE CHOSES.

Jacques Copeau est mort. On l'a descendu l'autre jour dans cette terre de Bourgogne dont Claudel a écrit qu'elle est « sèche et grumeleuse comme du lait caillé et pleine de ces cailloux calcaires qui gardent la chaleur comme des briques afin que la grappe lourde et dormante cuise des deux côtés ».

Ce n'est point hasard si cette citation vient sous ma plume. J'ai entendu Copeau lire *le Protée* et décrire ainsi lyriquement, par avance, le lieu de son dernier repos.

Quand Copeau lisait il se produisait une espèce de miracle. On était magiquement transporté à l'intérieur du chef-d'œuvre qu'il exposait — car il ne lisait rien de médiocre, du moins à voix haute, tant il craignait de se gâter la bouche.

On entendait alors se construire une symphonie. Il y avait une voix pour chaque personnage, un ton pour chaque décor. Il semblait qu'on redécouvrît l'œuvre, qu'on fût placé au moment même où sa forme s'imposa à son auteur, qu'on participât à sa création. Personne n'a jamais poussé si loin l'intelligence d'un texte.

Peut-être ses derniers auditeurs de la radio s'en souviennent-ils ? Il fut, il y a peu de saisons, convié à y lire les *Chroniques* du sire de Joinville. Il parut à tous ses auditeurs ces soirs-là qu'ils passaient la veillée en compagnie d'un vieil et bon seigneur retour de la croisade et contant au coin du feu dans la grande salle du manoir les prouesses des chevaliers, la félonie des Sarrasins, les propos fiers et sages du bon roi Louis... On voyait le rempart d'Aiguesmortes, la muraille de Jérusalem, le sable brûlant de Damiette, où périt le saint roi. On entendait le froissement des armes, le claquement des étendards fleurdelysés, les lourdes cavalcades des barons chrétiens, le galop précipité des Infidèles sur leurs petits chevaux numides. Cela sans accessoires, sans musique, sans bruits de fond, par la seule magie d'un texte fruité et d'une voix incomparable.

Jacques Copeau est mort, et nous qui l'avons approché, admiré, aimé, nous mesurons la place qu'il tient dans nos souvenirs. Qu'il est vivant, ce mort ! Quelle absurde prétention a donc ce petit cimetière de Pernand, tout assiégé de vignes, de garder ce qui fut sur la terre Jacques Copeau !

Nous le retrouvons partout. Pouvons-nous entrer dans un théâtre, même le plus frivole, sans y reconnaître la trace de son passage ? Que de gens par le monde qui ne savent pas qu'ils lui doivent tout ce qui fait l'ordinaire de leur activité ! Cet homme a modifié l'esthétique de son temps. Les arts plastiques tout comme l'art dramatique lui sont redevables. On n'a plus après lui éclairé un décor, composé un étalage, dessiné une affiche, habillé un personnage, mis en scène un opéra — voire une revue de music-hall — comme on le faisait avant qu'il vînt. Les formes de décoration les plus étrangères à son goût un peu austère ont subi son influence, et Christian Bérard et Jouvet, Barsac et Jean-Louis Barrault, Baty et Dullin ne seraient pas ce qu'ils sont — ce qu'ils furent — si un jour de 1913, dans sa petite maison de campagne du Limon, en Seine-et-Marne, un homme, Jacques Copeau, n'avait résolu de passer aux actes, de laisser là la plume du critique pour empoigner l'outil de « théâtrier », comme on dit dans mon pays.

Pourtant, pour beaucoup de jeunes hommes de ce temps, l'apport de Copeau est mal connu. Les notices nécrologiques que l'on a pu lire dans la presse en témoignent. On l'y traite communément de metteur en scène. Et l'on sait bien qu'il n'est guère d'étiquette plus galvaudée.

Metteur en scène, Jacques Copeau ?

C'est renouveler à quelques années de distance l'erreur de Léon Daudet s'étonnant dans une chronique « qu'il puisse se rencontrer autant de culture chez un acteur ».

Acteur et metteur en scène ? Oui. Et directeur de théâtre aussi. Et quand on a dit cela on n'a exprimé que de vaines apparences.

Copeau fut d'abord un homme de lettres d'une culture fort étendue, d'un caractère exigeant et scrupuleux, qui, las de voir l'effroyable état où l'art théâtral était tombé, résolut de le restaurer dans sa condition première en partant de ses éléments primordiaux : une œuvre, un tréteau, des comédiens. C'est alors qu'il écrivit superbement : « Et si l'on veut que nous nommions le sentiment qui nous anime, la passion qui nous pousse, nous contraint, nous oblige, et à laquelle il faut que nous cédions : *c'est l'indignation.* »

On vit bientôt ce que vaut comme moteur d'une conscience scrupuleuse l'indignation d'un homme comme Copeau. Parmi la blague, le sarcasme ou le dédain du Boulevard, les ricanements de l'argent, la flatteuse huée des sots et la hargne des cuistres, le frêle bâtiment gréé par Copeau prit le large. Quelle pauvreté auguste ! Que de talents aussi ! Tout ce que la postérité la plus immédiate s'apprête à couronner est à bord. Il y avait Jouvet, parfaitement inconnu, et Dullin, déjà notoire, Valentine Tessier dans sa radieuse nouveauté, Mme Blanche Albane-Duhamel, qui sacrifia à la plus admirable carrière conjugale les promesses les plus éclatantes, et la rieuse Jane Lory qui plus tard devait stupéfier les connaisseurs en paraissant sous la perruque et la trogne enluminée de Mme Berthe, l'ivrognesse sentimentale de Salacrou. Et tant d'autres que j'omets faute de place !

Il faut le dire à l'honneur de Paris : le succès hésita à peine à se fixer, un succès à la mode de l'époque, qui n'enrichissait pas ses élus. Mais la richesse n'était pas ce qu'ils cherchaient. Elle eût, je pense, écœuré un Copeau, et le Jouvet d'alors, hirsute, dégingandé, abrupt, que je vis, en réaction contre le cadre qui l'entourait, marcher en sabots et bonnet de fourrure dans l'opulente Cinquième Avenue à New York.

Révolution dans l'art scénique, dans le jeu de l'acteur, dans le luminaire, dans la décoration, apport à la scène française de nouveaux auteurs, soins éclairés donnés au théâtre classique qui resplendit d'une nouvelle jeunesse, tout cela fut apporté par Copeau et ses amis. Le renouveau de la scène française est parti de là.

Seulement il y eut cette brusque cassure dans l'essor de la grande maison, cette brisure, cette retraite dans la force de l'âge, au plus haut de ses dons, du créateur du Vieux-Colombier.

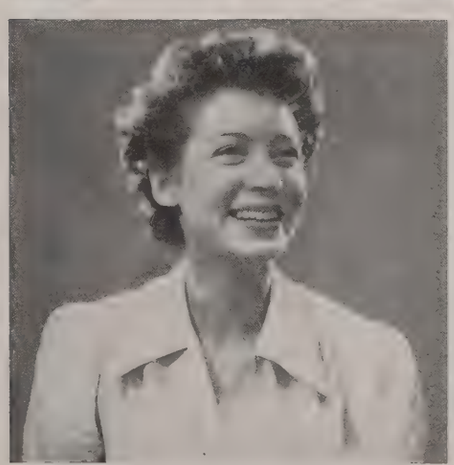
Qu'on le sache : ce n'est point l'insuccès matériel qui arrêta Copeau dans sa tâche. Combien sommes-nous à connaître le noble drame de conscience qui se déroula dans cette âme ombrageuse ? L'échec de sa pièce *la Maison natale*, à laquelle il travaillait depuis quinze ans et où lui, si sévère aux autres, voyait comme l'archétype d'un art dramatique moderne, introduisit le doute dans ce cœur armé de certitudes. Il se replia sur lui-même, se refusa à juger ses confrères, à apprécier les dons des autres, lui qui s'était si cruellement trompé sur les siens. Il plaça tout son espoir dans une école d'où un jour sortiraient, issus de la pure doctrine, les comédiens et les dramaturges qu'il avait rêvé de former. Hélas ! ce fut un nouvel échec, et le prieur du monastère comique de Pernand-Vergelesses dut confesser qu'aucune école ne remplacerait jamais le don mystérieux qui, presque sans maîtres, et sans leçons, fait d'un inconnu un grand artiste.

On le vit paraître dans quelques spectacles encore, organiser de rares et beaux spectacles à Florence, aux Hospices de Beaune. Il montra éphémèrement au Théâtre-Français ce que pourrait être un grand administrateur. Mais la nuit montait dans ce cœur difficile. Elle vient de se clore à jamais.

De son aire bourguignonne Copeau pouvait dénombrer sa descendance, compter ses fils, même les ingrats qui niaient la leçon du père. Sa pensée irriguait la scène française. Elle brille partout où le théâtre moderne garde quelque vertu.

Mort, Jacques Copeau ? C'est un bruit que les aveugles font courir. Je vois de toutes parts le regard insistant, le sourire pensif, la bouche généreuse de notre vieux maître sourire à son innombrable postérité...

Photographies Lipnitzki.



CES PHOTOGRAPHIES DONNENT UNE IDÉE DES IMPRESSIONS SUBJECTIVES DU SPECTATEUR PLACÉ DEVANT UN ÉCRAN RÉCEPTEUR. DE HAUT EN BAS : BASSE DÉFINITION, 30 ET 60 LIGNES, DES PREMIÈRES EXPÉRIENCES ; MOYENNES DÉFINITIONS UTILISÉES A PRÉSENT A L'ÉTRANGER ; NOUVEAU STANDARD FRANÇAIS 819 LIGNES.

LE STUDIO DE LA RUE COGNACQ-JAY : UN PLATEAU DE CINÉMA COMPORTANT UN ÉQUIPEMENT SONORE.

LA TÉLÉVISION FRANÇAISE

A ATTEINT SA MAJORITÉ

par CLAUDE THOMAS

Vingt ans après qu'a été réalisé en France, par René Barthélémy, le premier appareil de télévision, trois dates auront marqué en 1949 son passage définitif du stade expérimental à celui de l'exploitation régulière : 9 février. Le Conseil des Ministres fixe officiellement à 819 lignes le standard du futur réseau français. — 24 octobre. Les spécialistes étrangers venus assister aux essais internationaux de Turin reconnaissent la supériorité du système français. — 15 novembre. Paris-Tour Eiffel lance le premier programme régulier sur haute définition.

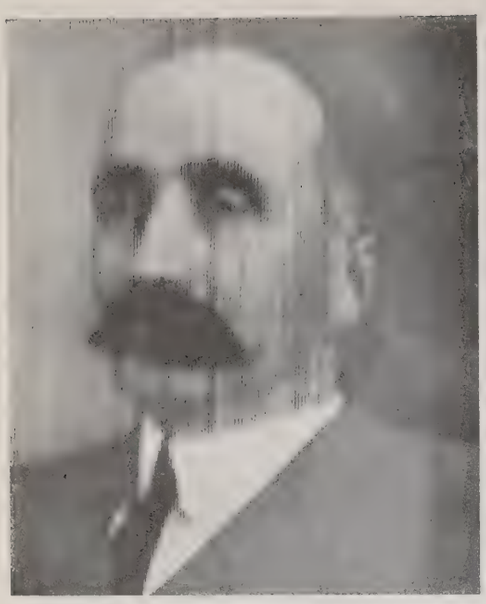
Pour encourageantes qu'elles soient, ces nouvelles ne suffisent pas à répondre aux questions que chacun est en droit de se poser aujourd'hui et dont dépend l'avenir de la Télévision française : « Où peut-on recevoir les émissions ? » « Que nous offrent-elles ? » Enfin, « Combien coûte un appareil de réception ? » « France-Illustration » va s'efforcer de satisfaire à ces curiosités fort légitimes.

Il n'est pas possible d'aborder le chapitre « Installations et matériel » sans mentionner quelques données techniques en nous limitant à une explication schématique des différentes opérations qui s'effectuent, de l'*iconoscope* de la camera de prise de vue au *tube cathodique* du récepteur, en passant par le *relais hertzien* ou le *câble coaxial*.

PRISE DE VUES ET DÉFINITION

Comme dans la projection cinématographique l'image reçue sur l'écran de télévision est constituée par la succession rapide d'images fixes — vingt-cinq par seconde — dont la persistance donne l'illusion du mouvement continu. Cependant, la camera de télévision doit effectuer deux opérations dont la première, seule, est réalisée dans une camera de cinéma ordinaire, l'image étant amenée à un foyer grâce à un objectif. Ici, la surface sensible n'est plus constituée par une substance chimique, le film, mais par une multitude de cellules photo-électriques extrêmement petites (une centaine au millimètre carré) qui transforment en courant électrique les variations d'intensité lumineuse reçues de l'objectif.

La seconde opération consiste à transmettre les variations de courant ainsi obtenues dans un ordre tel qu'à leur arrivée dans le récepteur elles recomposent, par un processus inverse, l'image lumineuse. Elle se rattache aux travaux d'Edouard Belin, qui, dès 1907, transmettait par fil téléphonique la première image *téléphotographiée*, celle du président Fallières. L'utilisation des ondes radio-électriques pour la transmission d'images remonte au 5 août 1921, date à laquelle un *radio-belinogramme* franchit pour la première fois l'Atlantique. Les mêmes progrès qui permirent de perfectionner la transmission des images fixes et de transformer la grossière trame du début en un imperceptible grain ont été réalisés,



Les premières téléphotographies transmises en 1907 par fil téléphonique étaient imparfaitement reproduites par un cylindre enregistreur (Belinogramme).

La photographie de l'arrivée a New-York des aviateurs Costes et Bellonte put parvenir en France grace a l'emploi des ondes radio - électriques (Radiophoto).

Aujourd'hui la presse utilise couramment le belinographe, que seul un spécialiste parvient a distinguer d'une photographie.

ces dernières années, par la télévision, transmission des images en mouvement.

Les techniques actuelles ne permettant pas encore de transmettre l'image « en bloc », il faut d'abord la « briser » et en envoyer successivement les morceaux. La camera électronique « analyse » donc l'image en *points* plus ou moins rapprochés qui sont transmis dans un ordre déterminé. Ces points, groupés par bandes horizontales plus ou moins larges, forment des *lignes*, dont le nombre constitue la *définition* de l'image. Plus ces lignes sont serrées, plus l'image est nette.

Les premières émissions régulières faites en France en 1935 donnaient des images avec une *trame* de 60 lignes, soit à « basse définition ». Plus fine, la trame des « définitions moyennes », 400 à 600 lignes, utilisées jusqu'ici en France comme à l'étranger reste visible. A partir de 800 lignes nous entrons dans la « haute définition » : trame imperceptible, finesse de grain comparable à celle du cinéma. Des essais récents ont d'ailleurs démontré qu'on pouvait enregistrer des films avec cette haute définition sans qu'à la projection l'œil du spectateur apprécie une quelconque différence avec le film provenant d'une photographie directe.

Pour assurer la répétition de l'image élémentaire au rythme de vingt-cinq fois par seconde, l'onde radio-électrique doit enfin transporter, outre les variations transmises par la camera, une suite de signaux qui maintiennent un synchronisme rigoureux entre la succession des images à la prise de vue et celle des images reproduites sur le récepteur.

CABLE COAXIAL OU RELAIS HERTZIEN ?

A la différence de la radiodiffusion, la télévision exige pour la transmission de ses signaux l'emploi d'ondes très courtes, d'autant plus courtes que le nombre de lignes composant l'image est plus grand : 6 mètres pour 450 lignes (soit 3 millions de points par seconde), 1 m. 50 seulement pour 650 lignes (12 millions de points). En raison de leur petitesse ces ondes contournent très difficilement les obstacles et s'arrêtent pratiquement à la ligne d'horizon. Aussi l'antenne placée au sommet de la tour Eiffel ne porte-t-elle guère au delà de 80 kilomètres.

L'équipement radiophonique de la France a heureusement bénéficié de la présence d'un réseau téléphonique dont on affirme qu'il est l'un des meilleurs du monde. Les câbles des P. T. T. ne sont malheureusement d'aucune utilité pour la transmission des signaux de télévision. « L'idéal — disait récemment un de nos techniciens — serait de doubler le réseau téléphonique d'un réseau de télévision. » Mais la pose d'un *câble coaxial* de télévision revient à 6 millions du kilomètre pour les signaux du 400 lignes, à près de 8 millions pour les signaux du 800 lignes.

Reste le *relais hertzien* — un million du kilomètre seulement — qui consiste à transmettre, entre des points visibles, des faisceaux radioélectriques au moyen d'antennes paraboliques. La première liaison du réseau français, Paris-Lille, qui sera assurée dans les premiers mois de 1950, a été rendue possible par l'établissement de deux relais : à Villiers et à Bois-Saint-Pierre. Nos voisins britanniques espèrent réaliser dans le même temps la liaison Londres-Birmingham grâce à un câble coaxial. Outre-Alantique on expérimente le relais par avion : deux appareils tournant en cercle à 8.000 mètres d'altitude suffiraient à assurer la transmission d'un programme dans un rayon de 800 kilomètres. Est-il besoin de préciser que nos moyens actuels ne permettent pas d'envisager cette dernière solution ?

INSTALLATIONS NOUVELLES

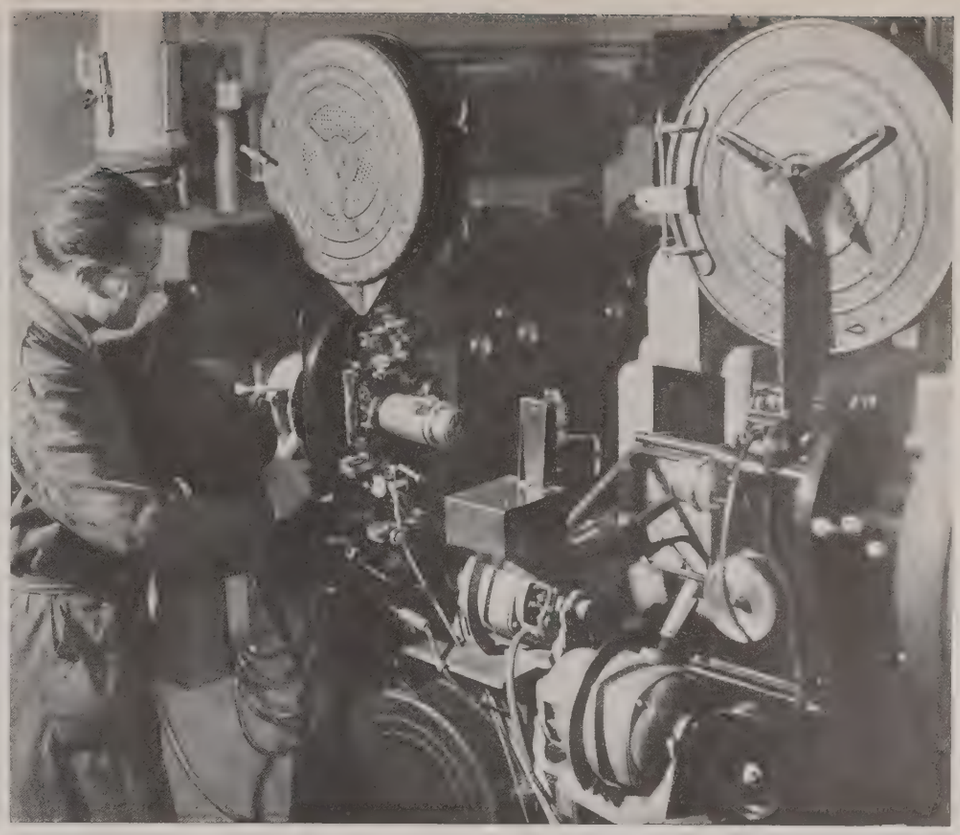
Il existe depuis quelques mois déjà un plan qui prévoit l'équipement de huit centres émetteurs à grande puissance, de trente-cinq centres de moyenne puissance et d'un réseau complet d'interconnexions. « Ce plan est toujours valable, nous a confirmé M. Leschi, directeur des services techniques, sa réalisation étant subordonnée à l'importance des crédits d'investissement qui seront mis à la disposition de la télévision. » On reparlera — plus loin — de cet angoissant problème des crédits. Dès maintenant, cependant, il est possible de porter à l'actif de la télévision française un certain nombre de réussites, véritables « tours de force » si on les rapproche des maigres crédits consentis en 1949.

Jusqu'au mois de juillet dernier était seul en service, à la tour Eiffel, un émetteur 455 lignes, installé depuis douze ans. La diffusion du son était, elle aussi, assurée par un émetteur unique. Les deux mois de « vacances » que s'est accordé cet été la télévision ont été mis à profit : l'émetteur-image est aujourd'hui entièrement rénové : l'antenne-son, responsable de la plupart des incidents dits techniques, est également refaite ; enfin, dès la fin de l'année, deux émetteurs de secours — image et son — indispensables entreront en service.

La mise en place de l'émetteur 819 lignes a eu lieu, avec quelque retard, au début de ce mois, et des transmissions régulières sont assurées.

Plus heureuse que la radio, la télévision dispose, dès ses débuts, d'une maison : le centre de prise de vues de la rue Cognacq-Jay, dont l'équipement n'est pas terminé, mais qui offre dès à présent l'un des meilleurs studios de *télévision* du monde — meilleur notamment que les studios américains, installés pour la plupart dans des locaux de radiodiffusion. Ces derniers, conçus pour la transmission sonore, sont difficilement transformables en studios de cinéma, et les spécialistes américains usent une bonne part de leur énergie à résoudre de délicats problèmes d'éclairage et de décors... sans obtenir jusqu'ici de grands résultats.

Le grand studio « public » de la rue Cognacq-Jay est, par contre, parfaitement équipé. Il permet, grâce à ses dimensions, de résoudre un problème propre à la prise de vue en télévision : la disposition simultanée des décors où se succéderont les différentes scènes composant le programme. En raison de la transmission immédiate il est, en effet, impossible d'exécuter des séquences séparées, comme dans la production cinématographique. Bien entendu, le studio comporte un équipement sonore.



LES FILMS SONT TRANSMIS PAR DEUX PROJECTEURS COUPLÉS, MUNIS D'UN OBTURATEUR SPÉCIAL.

DEUX RELAIS, ENTRE PARIS ET LILLE, ASSURERONT, AU DÉBUT DE L'ANNÉ PROCHAINE, LA PREMIÈRE LIAISON HERTZIENNE DU RÉSEAU FRANÇAIS DE TÉLÉVISION.

Trois autres studios sont en cours d'aménagement. Le plus important, qui sera bientôt achevé, mesure 22 mètres sur 8. Il comporte une piscine, au centre, et une cuve spéciale permettant de prendre des vues « sous-marines ».

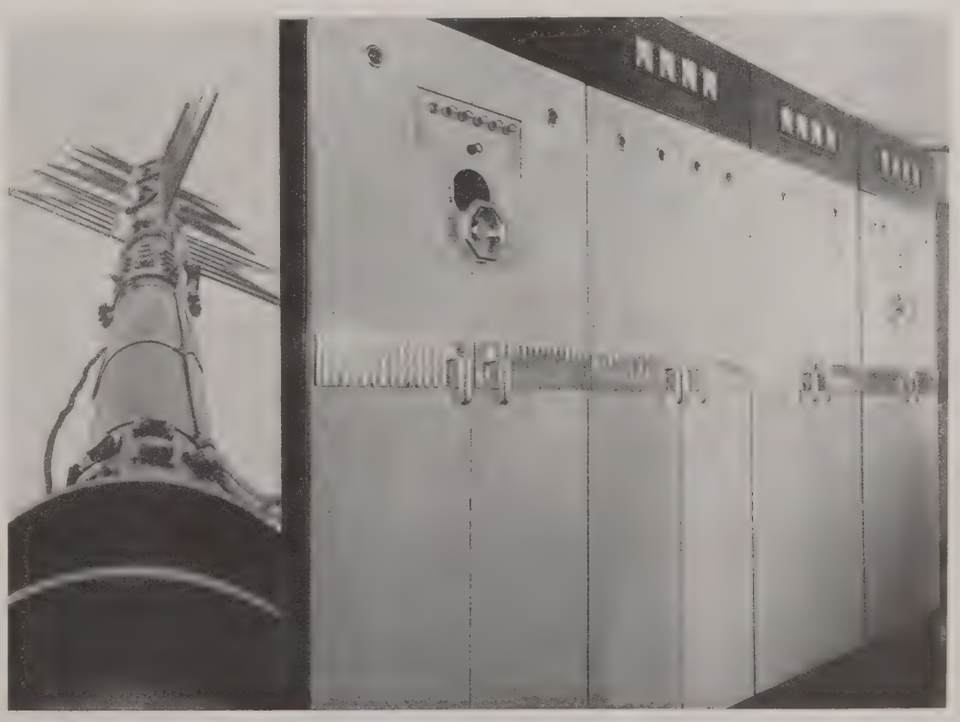
Un télécinéma assure enfin la diffusion de films par projection directe de leurs images dans la camera de télévision. Dotée depuis quelques jours d'un équipement double, aussi bien en 35 qu'en 16 millimètres, cette dernière installation offre, elle aussi, toute sécurité.

Le matériel le plus remarquable est sans doute constitué par les deux grands cars des « reportages télévisés », formant un ensemble autonome qui comprend sous une forme réduite : équipements de prise de vues directe, télécinéma, appareils de contrôle, et même un émetteur modèle, réduction de celui de la tour Eiffel. L'ensemble fonctionne indifféremment en 455 ou en 819 lignes. Il remporte le plus franc succès à l'étranger, où il figure dans toutes les expositions.

Quelques remarques s'imposent pour compléter ce tableau sommaire. La première est que le standard 819, définitivement adopté, permet, sans modifications importantes, d'adapter les équipements à la télévision en couleurs et en relief, et aussi d'utiliser pour la réception les écrans de cinéma des salles publiques. D'autre part, il dépend des pouvoirs publics — et d'eux seuls — que Lille et Lyon soient dès l'année prochaine pourvus d'équipements analogues.

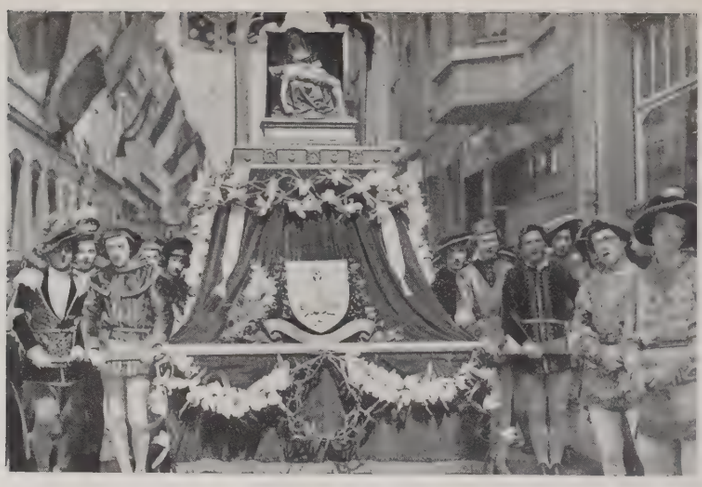
(A suivre.)

Photographies *France-Illustration* (Parnotte).



LE NOUVEL ÉMETTEUR DE LA TOUR EIFFEL VA LANCER UNE ÉMISSION RÉGULIÈRE SUR 819 LIGNES.

Le plus ancien clocher de Belgique, la tour de Saint-Denis a Liège.



Tous les sept ans a lieu la procession de Notre-Dame de Saint-Remy. Bateaux attendant leur chargement de houille sur le canal Albert.

AMITIÉS FRANÇAISES

Lorsque Raymond Poincaré, alors président de la République, remit à la ville de Liège la croix de la Légion d'honneur, il ne fit que confirmer une amitié scellée par l'héroïsme et dans le sang. Entre la vieille cité des bords de la Meuse et notre pays, les rapports cordiaux, affectueux se sont développés jusqu'à devenir une véritable fraternité, une communauté d'âme.

De cette union des pensées et des sentiments, l'un des agents les plus actifs est sans conteste l'association « les Amitiés françaises », qui fêtait il y a peu le quarantième anniversaire de sa fondation.

A ce moment — en 1909 — on parlait assez volontiers de « décadence française ». Des Français eux-mêmes cédaient avec complaisance à un esprit de dénigrement auquel nous ne sommes que trop enclins. A Liège, les promoteurs des Amitiés françaises réagirent contre ces calomnies que des apparences faisaient prendre à d'aucuns pour réalités profondes. Leur groupement naquit d'un acte de foi en notre pays. Et 1914 allait leur apporter une éclatante justification. Ces pionniers, Magnette, Neujean, Nomdonfaz, qui porte l'auréole du martyr, le ministre Jenissen, ont reçu des années et des événements la récompense due à leur entreprise. Deux d'entre eux, MM. Gilbart et Buisseret, pouvaient, avec une fierté légitime, évoquer lors du quarantenaire l'œuvre accomplie.

Défendre la civilisation française contre toutes entreprises hostiles ; se rapprocher d'elle à chaque occasion pour mieux la comprendre et pour mieux l'aimer ; participer à ses fêtes et aussi à ses deuils, tels étaient, tels demeurent les buts des Amitiés françaises. Et ils se légitiment si l'on voit avec elles, dans cette civilisation, « une forme de vie commune exceptionnellement belle et bienfaisante, et dont la perpétuité est souhaitable pour la collectivité tout entière ».

Par quels moyens réaliser le programme élaboré par l'association ? La conférence parut excellente pour faciliter l'étude et la compréhension de la civilisation française. On y joignit les séances artistiques, les expositions, la bibliothèque. Surtout, on multiplia les contacts avec la France. Donner la liste de tous les conférenciers qui ont paru sur la tribune des Amitiés françaises serait citer à peu près tous les hommes qui se sont illustrés dans les diverses branches de l'activité intellectuelle. Cette tribune accueillait d'ailleurs avant 1914 Jacques Preiss, le député de Colmar et l'abbé Wetterlé, défenseurs éloquents de l'Alsace subjuguée. Plus tard M. Olympe Gilbart remettait au maréchal Foch, en présence de Raymond Poincaré, une épée offerte par souscription. Puis ce fut Clemenceau, à qui fut remise une statuette en vermeil de la Victoire, œuvre du sculpteur liégeois Georges Petit.

L'activité des Amitiés françaises ne s'est pas démentie entre les deux guerres, et elle continue. Aimablement invitée à Liège il y a peu, *France-Illustration* a pu prendre connaissance du programme de cette année. On y trouve les noms de Léon Treich, de Claude Dauphin, de Jules Roy, de Bernard Gavoty, du comte Robert d'Harcourt, de Maurice Genevoix, d'Eve Curie, de notre collaborateur André Rousseaux, de Paul Vialar, de René Huyghe, de M^me^ Dussane, du bâtonnier Ribet, de Maurice Bedel. Ajoutons, prêtant leur concours aux conférenciers, Madeleine Ozeray, qui récitera des poèmes de Péguy, et la pianiste Monique de la Bruchollerie. Quant aux sujets, ils sont, naturellement, d'une extrême diversité. Enfin, la Comédie-Française, qui sait qu'elle peut compter à Liège sur un public fidèle et averti, viendra, en janvier, présenter un de ses spectacles.

Ainsi se poursuit, en dépit de toutes les traverses, une œuvre qui mérite notre gratitude. Depuis leur naissance les Amitiés françaises et liégeoises, dont M. Henri Reners assume présentement la présidence avec un dévouement sans réserve, ont organisé plus de quatre cents manifestations.

C'est aussi à Liège que se tint en 1930 le congrès international, le premier ayant eu lieu à Mons en 1911. Car ouverte à tous, sans distinction d'aucune sorte, l'association peut rassembler tous ceux qui ressentent pour notre pays une sincère amitié.

Prenant la parole en mai dernier devant les membres des Amitiés françaises, le général de Lattre de Tassigny définissait excellemment la nature de leur sentiment. « Ce n'est point, disait-il, le linceul de pourpre dans lequel on honore en les ensevelissant les dieux morts. C'est à la France vivante, mouvante, ardente, à sa personne spirituelle et même charnelle que vous faites le don de votre amitié, d'une amitié exigeante qui recherche et réclame la présence. »

En effet, c'est bien par cette présence, qui va s'affirmer encore tout au long des mois qui viennent, que s'atteste l'amitié de deux pays unis au service d'un même idéal d'humanisme.

Roger Dardenne.

Photographies Carlier.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Week-end à Zuydcoote

Monsieur Robert Merle est professeur d'anglais. Il a soutenu sur Oscar Wilde une thèse de doctorat qui est probablement le meilleur ouvrage français paru sur ce sujet. Quoique ce livre ait été édité à l'usage du grand public (Hachette), il n'avait pas donné à son auteur une très vaste notoriété. Et voilà que celle-ci lui est venue en quelques semaines, avec un livre d'un tout autre genre : *Week-end à Zuydcoote* (Gallimard).

C'est le récit romancé de deux journées pendant le rembarquement de Dunkerque. M. Robert Merle était interprète près de l'armée anglaise. Il a vécu la retraite vers les plages de Flandre, puis les journées de mai-juin 1940, où les Stukas, dansant dans le soleil, pilonnaient les flottilles, où toute une armée prise au piège essayait de s'embarquer. C'est cet épisode de la guerre qu'il évoque dans un petit livre dont le réalisme saisissant connaît déjà un grand succès.

L'étiquette *roman* qui couvre ce volume est assez vague pour désigner toutes sortes de choses. En réalité il s'agit beaucoup plus ici de ce qu'on appelle des « choses vues ». Sans doute les personnages sont imaginaires. Mais on ne saurait les comparer que de très loin aux véritables héros de roman, qui animent de leur vie une aventure inventée. Chacun d'eux sert plutôt à rassembler sur un type les traits d'observation notés par l'écrivain. Ainsi un dessinateur compose une figurine avec les notes de son carnet de croquis. Certains de ces personnages sont bien venus d'ailleurs. Ils ont la vérité directe que Dorgelès avait su donner, voilà trente ans, à ses soldats des *Croix de Bois*. C'est le même procédé pour montrer certaines horreurs grandioses de la guerre vues du cœur de la mêlée par les hommes simples et rudes qui ont toute chance d'y laisser leur peau. C'est nature, peut-on dire, à un point qui ne saurait être dépassé.

Pour que ce le soit encore mieux sans doute tous les dialogues sont écrits dans un langage d'une grossièreté continue et imperturbable. Le temps n'est plus où le bon usage de l'imprimerie voulait que des points de suspension tinssent la place de certains mots. Ces mots-là couvrent maintenant les pages des livres. Est-il vrai que dans certains milieux, une popote militaire par exemple, ce vocabulaire soit, je ne dis pas employé, bien sûr, mais prodigué à ce point ? Je ne suis pas seul à en douter. Un écrivain célèbre, qui a beaucoup fait dialoguer les gens de la rue, me disait l'autre jour que les jeunes romanciers exagèrent à cet égard. Ils font plus que nature à force d'en remettre. Je crains que ce ne soit un peu le défaut de M. Merle.

Il est vrai que ses personnages ne s'entretiennent guère d'abstractions idéologiques. Ils aiment à évoquer, par une sorte de compensation de leurs souffrances et de leurs privations, les plaisirs de leur vie civile. C'est-à-dire surtout ceux qu'ils ont goûtés auprès des femmes. Mettez trois hommes ensemble n'importe où : leurs propos ont vite fait d'en venir là. Ceux que M. Robert Merle a transcrits avec une grande fidélité sont parfois d'une audace inégalée. Mais cela est fort bien fait, et je pense que ce sera pour le livre un élément de succès de plus.

Le meilleur cependant ce sont les dialogues avec les Anglais. Le don qu'a M. Merle de noter le détail vrai s'enrichit alors de toute son expérience de l'Angleterre. L'auteur de *Week-end à Zuydcoote* n'a pas seulement vécu huit mois avec l'armée alliée, il a fait de nombreux voyages et de longs séjours outre-Manche. Quand il dessine un Anglais et le fait parler, c'est encore plus nature, s'il est possible, que s'il s'agit de Français. Les Anglais de son livre ne font pas de l'humour, ils le vivent. Depuis le *Colonel Bramble*, d'André Maurois, on n'avait rien écrit d'aussi parfait dans cette veine-là.

J'aime moins les parties de ce livre où l'auteur a voulu viser plus haut. Quand les dialogues de soldats s'ouvrent à la philosophie de la guerre ils donnent peu d'originalité à des lieux communs. Et puis toute la fin est occupée par un personnage de femme, une jeune fille de Bray-Dunes demeurée dans sa maison avec l'idée que les bombes épargneront son toit aussi longtemps qu'elle ne le quittera pas. Sans doute, pour faire un « roman », les tableaux de guerre vécue ne suffisaient-ils pas. L'apparition du personnage féminin permet à la fois de corser certains tableaux et de nouer un semblant d'intrigue. Mais cela tourne aisément au mélodrame. Le livre finit moins bien qu'il n'a commencé. Ou du moins le public à qui il plaira jusqu'au bout sera celui qui ne fera pas la différence entre les récits vécus du début, récits montés vraiment de main de maître, et la fabrication romanesque de grosse qualité dont ils sont suivis.

M. Robert Merle aura-t-il le prix Goncourt, comme certains le lui annoncent ? Il le mériterait au même titre que jadis un Henri Béraud : c'est-à-dire que couronné pour un roman qui n'en est pas un il aurait probablement tout intérêt à dégager son talent d'une voie pour laquelle il est douteux qu'il soit fait.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Chéri

La reprise de *Chéri* a été saluée un peu partout par des « oh ! » et des « ah ! ». La plus jeune génération littéraire elle-même a joint d'enthousiasme sa voix à ce concert. Il s'agissait de célébrer Colette ; Colette, reine du style. Notez bien que nos jeunes gens méprisent le style et que, pour le moins, ils l'ignorent. Mais en louangeant Colette peut-être se donnent-ils l'illusion de s'élever à sa hauteur. Ambition tout à la fois naïve et absurde. Car le style de Colette est totalement absent de la pièce tirée par Léopold Marchand du célèbre roman. Je sais bien que le nom de Colette figure sur l'affiche avec celui de l'adaptateur. Mais il est clair, d'une part, que le découpage en quatre tableaux, la version scénique sont l'œuvre du seul Léopold Marchand, et, d'autre part, que celui-ci, ayant puisé dans le volume tous les dialogues susceptibles d'entrer dans son cadre, a également accompli la besogne des raccords, le rôle de Colette se bornant à une sorte de « supervision », comme on dit au cinéma.

Or de quoi était fait le prestige, à quels éléments pouvait-on rapporter la séduction du *Chéri* romanesque ? Voyons d'abord le sujet. Ce sera pour reconnaître que, par le milieu et l'action, il est du tout sordide. Une femme de mauvaise vie de quarante-neuf ans a pour amant de cœur le fils d'une de ses semblables, qu'elle a enlevé à celle-ci — sans opposition d'ailleurs — lorsqu'il avait dix-neuf ans. Le jeune homme, fort beau, se laisse dorloter, entretenir et paie sa note dans la chambre à coucher. Sa maîtresse, Léa, a été en son temps, une beauté fameuse, mais elle a l'angoisse de vieillir ; elle épie ses rides dans le miroir. Elle sait que Chéri la quittera, et lorsque, poussé par sa mère, il décide de se marier elle ne le retient pas et part elle-même en voyage. Mais Chéri s'ennuie avec sa jeune femme ; il « rentre » un soir chez Léa. Après quelques heures d'illusion elle le renverra : l'amour n'est plus pour elle.

Indépendamment de l'admirable style et de cette prodigieuse aperception du monde extérieur qui sont le propre de Colette, le roman était soutenu par un double propos, psychologique et pittoresque. Le propos psychologique, c'était le thème de la femme vieillissante, qui d'abord ne se résigne pas à son abdication, pour y venir ensuite peu à peu. Et voilà un sujet digne de Colette. Le propos pittoresque c'était, si bas fût-il, le milieu, ce milieu de vieilles courtisanes, de vieux beaux cyniques, plus ou moins relevés de leur abjection foncière, de la mort de l'âme — ou, sinon relevés, du moins rendus à une espèce de vie élémentaire — par la blague du Boulevard. Et ce sujet-là c'était un sujet pour ce Willy oublié dont, malgré son génie, Colette n'a jamais tout à fait perdu l'empreinte. Je ne crois pas pouvoir être contredit si je déclare que la vraie Colette, pour nous, c'est celle qui a renié Willy. Et dans la pièce tirée de *Chéri* par Léopold Marchand c'est Willy, hélas ! Willy presque seul que je retrouve.

A la première de « Chéri » Maurice Chevalier présente ses hommages a la reine mère de Belgique en présence du général Revers.

Faut-il donc conclure que Léopold Marchand en installant *Chéri* sur les planches a trahi Colette ? Assurément non. Sa pièce est adroite. Elle annexe tout ce qui dans le roman était susceptible de l'être pour composer une action logique. Cette irruption d'Edmée, la jeune épouse de Chéri, au dernier tableau est bien une trouvaille d'auteur dramatique. Et ce n'est pas la faute de l'adaptateur si tout ce qui pouvait être retenu du roman sur la scène, tout ce qui pouvait passer dans le dialogue et le décor est justement toute la partie caduque et superficielle de l'œuvre, toute la partie « Willy ».

Entendez-moi bien. Je ne prétends pas que des personnages aussi misérables moralement que Léa, Chéri et leurs comparses ne puissent être portés sur la

scène. Sans doute ils n'ont pas d'âme. Sans doute ne s'élèvent-ils guère au-dessus de l'animalité primitive ; et ces êtres socialement inutiles appelleraient à juste titre toutes les imprécations d'un critique marxiste sur une société qui non seulement les tolère, mais qui, en y trouvant matière à divertissement, les justifie. Aussi bien le malaise que je ressens à les voir et à les entendre ne tient pas essentiellement à leur immoralité : tout ce qui est humain est digne d'étude. Le malheur est que l'humanité de Léa et de Chéri, à travers la pièce de Léopold Marchand, ne me paraît pas suffisamment valable. Et, pour tout dire, la caricature de l'homme qui nous y est présentée n'étant sauvée ni par le style ni par une psychologie bien assurée, je n'y aperçois plus que les linéaments, la quasi-invisible ébauche d'une œuvre puissante esquivée par un frivole boulevardier.

Que malgré cela cette pièce décevante, voire exaspérante pour un spectateur difficile, comporte des parties de bonne comédie, je n'en disconviendrai pas. La scène où l'on voit Mme Peloux, la baronne et autres courtisanes sur le retour jouant aux cartes, toutes griffes dehors, et sirotant leurs petits verres de fine provoque un rire grinçant du meilleur aloi. Le tourment de Léa devant son miroir, ses réactions, freudiennes avant la lettre, de mère-amante oppressent assez pour qu'on les admette. La couleur temporelle enfin contribue à l'amusement de la salle, si l'impression d'ensemble reste ambiguë.

J'ai hâte maintenant de dire tout le bien que je pense des interprètes. Je voyais *Chéri* pour la première fois, je ne sais ce qu'ont pu être les précédentes actrices auxquelles fut confié le rôle de Léa, et je regretterai toujours de n'y avoir pas applaudi Mme Colette elle-même. Mais Mme Valentine Tessier s'y montre proprement incomparable. On ne saurait douter qu'elle ait lu et médité la Léa du roman avant de composer son personnage. L'autorité, la séduction de la grande courtisane, la grâce pliante et menacée, l'orgueil rieur, l'ardeur rauque de la voix, le timbre du rire, l'angoisse, elle a su déployer toutes les ressources d'un talent qui ne m'a jamais paru plus complet. Jean Marais, qui, physiquement, n'était peut-être pas tout à fait l'homme de l'emploi, a cerné Chéri dans ses propres moyens avec tant d'intelligente spontanéité, de ruse et d'élégance un tantinet débraillée que Léa devenait excusable. Mme Betty Daussmond n'appelle pas de moindres compliments. Aigreur et quant-à-soi, sucre et fiel, serpente et tigresse, mi-courtisane et mi-concierge, elle ouvre la bouche et les rires se déchaînent. Mmes Jane Morlet, Marfa Dhervilly, Rachel Hofman, donnons 10 à toutes ces falotes et réjouissantes silhouettes. Et il faut encore décerner un satisfecit sans réticence aux décorateurs Deshays, Willy Rémon, Jacques Damiot et à Jeanne Lanvin pour les étonnantes robes d'époque dont elle a vêtu ces demi-mondaines révolues. Certes, M. André Brulé n'a rien épargné.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Le Troisième Homme
Nous avons gagné ce soir

PAR lui-même, Graham Greene est déjà un écrivain attachant : ce catholique est considéré comme le plus grand romancier anglais vivant et il n'écrit que des romans policiers. Du moins, la majorité de ses lecteurs prennent ses livres pour des romans policiers, et comment le leur reprocher ? La qualité du style, l'authenticité des dialogues, l'acuité de la psychologie ne sauraient les déconcerter depuis qu'il est admis que ces éléments ne gênent en rien le plaisir spécial que procurent ces ouvrages et que les critiques européens citent tout d'une haleine James Cain, John Steinbeck, Dashiell Hammett et William Faulkner, à la profonde surprise des Américains. Sans doute, quelques esprits particulièrement compliqués vont jusqu'à insinuer que les romans de Graham Greene impliquent un arrière-plan métaphysique : la meilleure preuve qu'ils sont seuls de leur avis c'est que tous ses livres ont été adaptés à l'écran, et l'on n'a jamais vu un producteur se soucier d'acquérir les droits de l'*Imitation de Jésus-Christ* ou des *Confessions* de saint Augustin. Graham Greene a d'abord laissé faire avec une souveraine indifférence ; puis il a collaboré aux scénarios tirés de ses œuvres ; enfin il s'est mis à écrire directement pour l'écran.

Voilà comment une société anglaise qui avait des schillings bloqués l'envoya en Autriche avec le metteur en scène Carol Reed pour imaginer sur place une histoire qui pourrait être tournée dans le décor extravagant de la Vienne d'après-guerre : le résultat est *le Troisième Homme*.

Or, à Cannes, si le film a connu un succès qu'est venu concrétiser le grand prix, les critiques ont fait la petite bouche en regrettant l'absence des préoccupations chères à l'auteur.

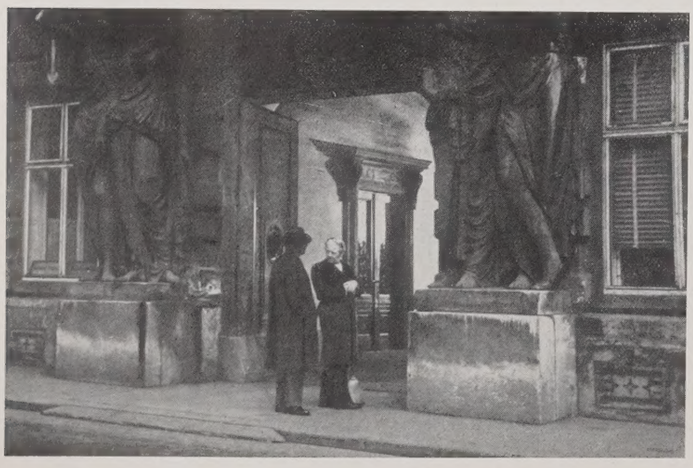
Car *le Troisième Homme* traite exactement le problème classique de la liberté humaine et par le même biais que *les Jeux sont faits* (sans qu'il y ait eu influence, Graham Greene et Carol Reed ignorant le film de Sartre et Delannoy) : l'homme aurait-il une chance d'échapper à son destin, elle ne lui servirait à rien. Mais au lieu de recourir au pesant artifice d'une vie supplémentaire avec intervention d'une mythologie gratuite et dérisoire qui n'éveille aucune résonance l'anecdote est ici d'une simplicité directe qui fait illusion. Un écrivain raté et ruiné arrive à Vienne dans l'espoir d'y trouver une merveilleuse situation. L'ami qui la lui avait promise est écrasé par un camion la veille de son arrivée. Tout ce que le voyageur peut faire, c'est d'assister à ses funérailles, d'entrevoir la maîtresse du défunt, de songer qu'il pourrait l'aimer et de repartir sans même lui adresser la parole, séparé d'elle comme il l'est par tant d'obstacles. Est-ce là l'ironie du destin ? Non pas. Car si le protagoniste veut s'insurger contre son sort, il finira sans doute par découvrir que son ami n'est pas mort ; mais c'est une telle crapule qu'il n'aura d'autre ressource que de le tuer. Et il aura beau donner à la jeune femme une affreuse preuve d'amour, il ne recueillera d'elle qu'un mépris encore plus cruel que l'ignorance.

Magnifiquement inspiré par les ruines grandioses de Vienne, Carol Reed a traité tout son film dans le style baroque de *Huit heures de sursis* : éclairages expressionnistes, ombres démesurées, cadrages de guinguois. Je préfère pour ma part la sobriété classique de *Première Désillusion,* mais le sujet ici se prêtait à ce traitement et la perfection du jeu de Joseph Cotten, d'Alida Valli et d'Orson Welles, brillamment soutenus par d'excellents acteurs autrichiens qui nous étaient familiers avant le nazisme, permet de ne jamais perdre contact avec la réalité. On ne peut passer sous silence une musique obsédante, jouée à la cithare, qui énerve d'abord, tant elle tourne en dérision l'émotion au moment même où on la ressent, et puis qui devient inoubliable.

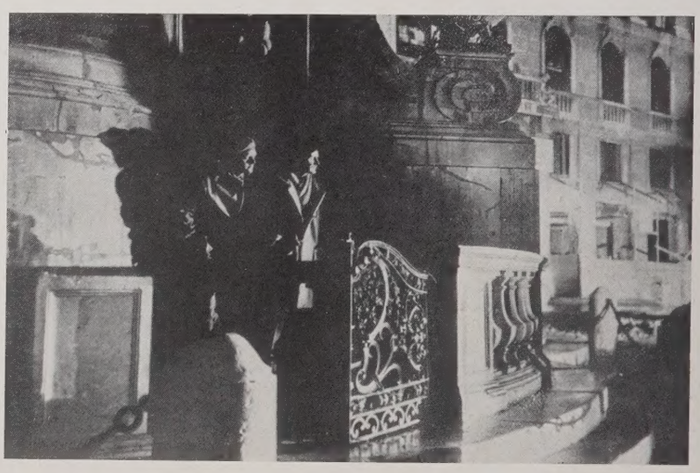
A CANNES, *Nous avons gagné ce soir* a remporté le prix de la Critique internationale et celui de la meilleure photographie. Quelle est donc la valeur du film de Robert Wise (dont le nom nous était jusqu'ici inconnu, bien que sa virtuosité atteste qu'il doit être loin de ses débuts). Elle est double, à la fois technique et psychologique.

Dans l'ordre technique je ne retiendrai pas la gageure qui consiste à faire durer le film soixante-dix minutes, exactement autant que l'anecdote dure dans la réalité (au reste il y a des précédents, entre autres ce *Déserteur,* de Léonid Moguy, que la censure militaire, toujours prudente, rebaptisa *Je t'attendrai*). Plus important : les rounds durent les trois minutes réglementaires et paraissent du coup pour la première fois aussi désespérément longs au public qu'aux boxeurs. Le grand mérite du réalisateur n'en est pas moins la précision et l'originalité de son montage visuel et sonore : le bruit spécifique d'un match y prend toute sa valeur de manifestation collective et la répercussion sur les spectateurs des coups donnés par les antagonistes s'inscrit par des rapprochements d'une efficacité saisissante.

Dans l'ordre psychologique le scénario renonce au mirage du championnat et du prestige des idoles populaires et lui substitue les relents d'embrocation et de teinture d'iode qui émanent du vestiaire commun où de pauvres diables passent à la chaîne entre les mains de l'unique soigneur avant de se faire casser la figure pour gagner juste de quoi manger. En même temps se trouve dénoncé, sans la moindre complaisance, le sadisme d'une foule qui se moque bien de sport ou de spectacle et qui se trouve incarné dans ces trois personnages représentatifs : la femme, à la recherche d'une excitation sexuelle ; l'aveugle, qui se fait décrire le combat, et l'amateur de base-ball, qui écoute en même temps le radioreportage d'un match.



LES PALAIS DE VIENNE ACCUEILLENT D'UNE MANIÈRE BIEN RÉBARBATIVE...



LE DÉCOR ÉTONNANT DE LA VIENNE D'APRÈS GUERRE VUE LA NUIT.

PETITES CHRONIQUES

Le professeur Pasteur Vallery-Radot prononçant son discours.

CENTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE DES HOPITAUX DE PARIS

La Société médicale des Hôpitaux de Paris vient de fêter son centenaire. C'est le type des sociétés savantes : il n'est pas un problème de médecine qui n'y soit débattu ; elle est la tribune que les plus grands ont choisie pour y exposer d'abord leurs découvertes, souvent même avant que l'Académie de médecine en ait eu connaissance.

Elle est aussi un club, un club fermé : on y vient pour quelque « communication » de haute spécialité mais aussi parce que hors la salle des séances — et parfois dans celle-ci — on y parle de tout ce qui peut intéresser des hommes à qui, par définition, rien de ce qui est humain n'est étranger. Peu de clubs sont plus fermés : il faut *avant* d'y être admis avoir été nommé médecin des hôpitaux de Paris. En nomme-t-on trois par an ? Les médecins des hôpitaux de province et de l'étranger y sont reçus à titre de membres correspondants, sous le patronage des membres titulaires ; leurs élèves y apportent leurs travaux... Enfin on ne connaît pas de communication sérieuse, d'où qu'elle soit venue, qui n'y ait été accueillie dignement.

La Semaine des Hôpitaux de Paris vient de reproduire quelques-unes des plus importantes communications dont la S. M. H. P. eut ainsi la primeur. Nous ne ferons que glaner quelques titres : le 24 décembre 1880, Laveran, professeur agrégé au Val-de-Grâce, y faisait connaître un « nouveau parasite trouvé dans le sang des malades atteints de fièvre palustre ». Pour le monde entier ce parasite est resté « l'hématozoaire de Laveran ». Le 26 juin 1896, F. Widal y faisait connaître « le sérodiagnostic de la fièvre typhoïde » ; dans le monde entier ce sérodiagnostic demeure une des clés de la pathologie infectieuse. Le 31 janvier 1913, Durand, J. Nicolas et Favre, de Lyon, y faisaient connaître « la lymphogranulomatose inguinale subaiguë », admirable exemple d'individualisation d'une maladie nouvelle, elle aussi consacrée par le temps.

Actuellement, placée sous la présidence du professeur Pasteur Vallery-Radot, le docteur J. Huber étant secrétaire général, la société continue son labeur. C'est par dizaines chaque année qu'il faut compter les travaux auxquels elle donne le jour avec un retentissement qui va bien au delà des frontières.

MILONE.

Notre collaborateur J.-P. Lebeuf et Anne-Marie Detourbet, sa femme, s'embarquent pour l'A. E. F., où ils vont accomplir une longue mission d'études ethnologiques.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE :

André Maurois, *Edouard VII et son temps* (Flammarion, 286 pages). Evocation magistrale d'une période décisive de l'histoire du peuple anglais, pour laquelle l'auteur a mis en œuvre des documents de première main, comme ceux qui proviennent du château de Windsor et des papiers de Delcassé. On savourera l'épigraphe : « Les Anglais ne souhaitent pas être bien gouvernés... Le génie anglais est antiprofessionnel ; il n'a d'affinités qu'avec les amateurs. »

S'il ne fut pas le principal instigateur de la politique étrangère de son pays — — car il écoutait plus qu'il n'intervenait — Edouard VII n'en exerça pas moins une influence « humaine » sur les destinées de l'Europe. C'est ce qui ressort de ces pages lumineuses où l'auteur, pour lequel la vie anglo-saxonne n'a plus de secrets, campe le portrait du roi et de ses ministres.

Il est remaquable qu'en 1903 Cambon et Delcassé jugeaient encore chimérique une entente véritable entre la France et l'Angleterre. On était, à Paris, sous l'empire des préventions laissées par l'affaire d'Egypte et la guerre des Boers. La bonhomie d'Edouard VII fit beaucoup pour désarmer ces défiances : elle conquit le cœur des Parisiens. Des traits pittoresques fixèrent sa popularité. Le souverain ayant exprimé le désir d'aller à la Comédie-Française, on arrondi *le Misanthrope*. « Ah ! non, dit-il, je l'ai déjà vu dix fois... qu'on me donne la pièce nouvelle ! »

M. André Maurois retrace la genèse de l'Entente cordiale, dont l'origine fut la situation locale en Egypte. En 1915 M. Balfou écrivait à lord Lansdowne à propos de la publication d'un livre sur les origines de la guere : « J'ai été très surpris de voir que l'auteur attribue la politique de l'Entente à Edouard VII... Autant que je puis m'en souvenir, le roi n'a jamais fait une suggestion importante sur de grandes questions de politique. » Il n'en est pas moins vrai que, par son tact et sa bienveillance, il fit beaucoup pour le rapprochement franco-anglais. Ce fut le résultat d'une politique faite de réflexes simples qui éveillaient des sentiments identiques dans l'esprit du monarque et dans celui de ses ministres.

L'HISTOIRE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE :

Général Catroux, *Dans la bataille de Méditerranée : Egypte, Levant, Afrique du Nord, 1940-1944* (Julliard, 446 pages). Livre de militaire et de diplomate qui a déjà fait couler beaucoup d'encre et apporte une contribution de premier ordre à l'histoire de la guerre. Il retrace les efforts du général de Gaulle pour réagir contre la tendance des Alliés à éviter à l'égard de la France les engagements qui eussent limité leur liberté de mouvement fût traité non comme un auxiliaire, mais comme un pair dont les prérogatives de souveraineté ne souffrent pas contestation.

On lira dans ce rapport avec un intérêt passionnant les pages consacrées aux rapports franco-britanniques dans le Levant et aux « combinaisons » anglo-arabes qui provoquèrent une explication orageuse entre de Gaulle et Churchill.

Le général Catroux, en revanche, regrette que les Alliés aient écarté le plan Churchill, qui devait reporter leur offensive sur la péninsule balkanique après la prise de Rome. La marche sur le Danube leur eût, en effet, permis d'y devancer les troupes soviétiques, et la carte de l'Europe d'après guerre eût été changée. « La stratégie militaire d'Eisenhower l'a emporté sur la stratégie politique du vieil Européen qu'était Winston Churchill. On doit le regretter. »

Une page de la grande histoire.

ALBERT MOUSSET.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Yves Brayer vient de travailler récemment en Provence et en Espagne. Il a rapporté de ces voyages des toiles, exposées actuellement à la Galerie de l'Elysée, dans lesquelles il a cherché à exprimer, en une sorte de synthèse picturale qui lui est chère, les caractères essentiels des sites parcourus. Il a, à notre avis, accusé un rapprochement trop sensible entre la terre ibérique et le sol provençal : il eût pu montrer l'antinomie de la nature elle-même. La Provence a quelque chose d'ordonné, de serein, que l'on ne trouve guère en Espagne, terre sauvage et âpre. Cela posé, certaines des toiles d'Yves Brayer nous paraissent excellentes, notamment sa *Vue de l'Escurial* ; l'artiste a su exprimer le caractère de froideur, d'austérité, de grandeur aussi de cet admirable site. Les vues d'*Avila* sont également très suggestives. L'atmosphère est joliment évoquée, mais paraît moins subtile dans les paysages provençaux.

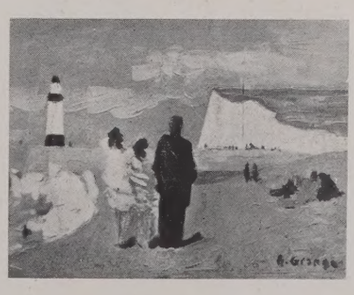
Vinay a abandonné pour un temp l'Isère et nous montre des paysages parisiens. Il a flâné le long des quais, dans l'Ile Saint-Louis, et il a saisi avec délicatesse les « harmonies parisiennes ». Les gris dominent dans cette « série » et ça n'est pas pour nous déplaire : les coloristes ne sont pas toujours ceux qui emploient les couleurs violentes, Albertine Bernouard, qui expose avec Vinay, est là pour le démontrer : ses coloris sont communs. Vinay a vu un Paris un peu désert, un peu provincial, le vieux Paris, et c'est ce qui fait le charme de ses peintures. Il continue, avec une technique sobre et plate, plus moderne, les visions simples d'un Lépine. (Galerie Paulette Dubois.)

Hambourg est aussi un pastelliste. Mais il rehausse ses pastels de forts traits à la plume ou au pinceau, d'accents exécutés au lavis. Cela donne de la puissance à certaines de ses études et les noirs profonds permettent l'exaltation plus grande des couleurs. Des paysages assez synthétiques, des fleurs, tout un monde aigu, subtil, vif, voila les caractéristiques essentielles de l'art d'Hambourg. (Galerie de Berri.)

J.-O. Icard est un lyrique. Il expose à la Galerie Bing des peintures et des pastels. Son naturalisme ressent, avant tout, sa joie devant le motif, puis il s'exalte et crée certaines œuvres pleines d'enthousiasme.

MAURICE SÉRULLAZ.

« *Le Tréport* », *par Robert Grange.*
(Galerie Berri-Argenson.)



LA MAISON DES ÉLÈVES INGÉNIEURS DES ARTS ET MÉTIERS

Une nouvelle Maison va s'élever à la Cité universitaire : celle des élèves ingénieurs des Arts et Métiers. La première pierre en a été posée par M. Fargeot, représentant le président de la République, entouré de MM. Pinchard, président de la société des anciens Elèves des écoles d'Arts et Métiers ; Dautry, président de la fondation de la Cité universitaire ; Buisson, directeur de l'Enseignement technique, et Sarrailh, recteur de l'Académie de Paris.

La nouvelle Maison permettra de rassembler pour la quatrième et dernière année de leurs études les futurs ingénieurs. La société des Ingénieurs des Arts et Métiers a contribué pour 60 millions à la construction de cette Maison, le coût total du bâtiment étant de 350 millions environ.

LES BELLES REVUES DE FRANCE

Nous avons signalé dans notre numéro du 29 octobre la parution prochaine de l'album « Les Belles Revues de France ». Nous sommes aujourd'hui en mesure de préciser que les maisons françaises d'articles de luxe, de production de grande classe, les villes thermales et touristiques, etc. intercaleront leur publicité entre les revues présentées afin de se rappeler, par des pages attractives et d'un graphisme impeccable, au souvenir des personnes de goût appréciant ce qui est français.

Nous rappelons que la diffusion de ce luxueux album dans tous les pays étrangers a été étudiée avec un soin tout particulier, en accord avec la direction des Relations culturelles et MM. les Attachés culturels ou de presse des ambassades étrangères en France. On peut donc affirmer que dans le monde entier la quasi-totalité de la clientèle possible se trouvera amenée à le lire et le consulter.

GALERIES

GALERIE CARMINE
51, rue de Seine - DAN. 91-10
DANIEL DEPARIS
Jusqu'au 30 novembre

GALERIE LE CHAPELIN
71, Fg-Saint-Honoré - ELY. 43-66
S. HUMBERT

GALERIE BERNHEIM JEUNE, 83, Faub.-St-Honoré
M. A. DE BLONAY
Sculptures coloniales — Jusqu'au 25 novembre.

MAXIME OLD
18, avenue Hoche (8e)
FRANCIS RIMBAUD
Peintures

GALERIE BERNHEIM JEUNE
83, Faubourg-Saint-Honoré (8e)
GEORGETTE DUPOUY
natures mortes, paysages
Vernissage samedi 19 novembre à 16 h.

EMBARCATION DÉMONTABLE

Après le kayac, voici le canot démontable, composé d'une vingtaine de pièces, en matière plastique moulée. D'un poids total de 45 kilos les différentes pièces sont réparties, pour le transport, dans deux sacs à dos de taille moyenne. Elles peuvent être assemblées en une dizaine de minutes au bord de la rivière, au moyen de crampons métalliques. Pour assurer une étanchéité parfaite la coque du bateau est ensuite recouverte d'une enveloppe, également en matière plastique, qui est maintenue tendue sous le bordage par un cordage élastique fixé à des crochets spéciaux. Deux avirons démontables complètent cette confortable embarcation où quatre personnes peuvent tenir à l'aise et dont le prix d'achat n'est guère plus élevé que celui d'un canoe en bois.

C. T.

HISTOIRE DU CATHOLICISME
par J.-B. Duroselle

Les Presses Universitaires de France viennent de publier dans leur collection « Que sais-je ? » une *Histoire du catholicisme* due à la plume d'un jeune agrégé, M. J.-B. Duroselle, dont le mérite est grand d'avoir su résumer en 125 pages, écrites dans un style alerte et clair, deux mille ans d'une histoire fort complexe au demeurant.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Mlle Schmidt, première femme pasteur, a été consacrée au temple protestant de Sète. La cérémonie était présidée par M. le pasteur Westphal. C'est en juin dernier que le Synode national de l'Eglise réformée avait décidé qu'en certains cas les femmes pouvaient recevoir la consécration pastorale.

UN GRAND RALLYE SCOUT

Le 23 octobre dernier, plus de 2.000 routiers d'Ile-de-France, représentant les 6.000 routiers de la région parisienne, ont étudié en commun, au rallye de Chamarande, les objectifs actuels du scoutisme parisien.

Ils ont décidé notamment de faire cette année un gros effort pour faire profiter le plus grand nombre d'adolescents des joies et de la fraternité du scoutisme.

Les routiers ont également étudié les problèmes de l'apprentissage et du logement et décidé de passer à des réalisations d'ordre pratique, en offrant une part de leur travail pour restaurer et même construire des logements, comme l'ont déjà fait les routiers de Lyon et de Marseille.

COURRIER MUSICAL

Semaine de la Toussaint, temps de recueillement musical où les concerts spirituels dominent (il n'empêche qu'à ce même moment Louis Armstrong, roi de la trompette, retrouvait son public frénétique, contrastes qui ne surprennent plus à Paris).

Il y eut cette année une tendance au renouvellement des programmes traditionnels ; ainsi du *Requiem* de Verdi, ce Verdi capable du meilleur et du pire, qui tend ici à l'épurement mais a peine à quitter le théâtre pour l'église ; cette tragédie lyrique, opulente en beautés vocales, suggère la mise en scène et le développement dramatique latents ; l'exécution, trop rare, en est d'autant plus scabreuse... elle fut honorable.

Deux nouveaux venus ont spécialement retenu l'attention des mélophiles : l'orchestre de chambre de Stuttgart et la chorale de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle. Ce fut plaisir d'entendre les Brandebourgeois avec cette excellente formation, limitée aux effectifs réels ; ainsi s'établit l'équilibre parfait entre l'orchestre et les instruments concertants ; plus de masse compacte, de brume opaque ; les motifs se dessinent, les valeurs prennent leur place exacte ; compliments à Karl Munchinger, chef de ce bel ensemble.

L'antique chorale de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, dirigée par le professeur Rehmann, a de nobles origines qui remontent à l'époque carlovingienne ; son répertoire est excellent, et remarquable de puissance et de foi son interprétation des chants anciens et modernes ; sous les voûtes de l'église Saint-Séverin l'effet était saisissant.

Deux séances commémoratives ont célébré le dixième anniversaire de la mort de Charles Tournemire et le vingt-cinquième anniversaire de la mort de Fauré. Elève de Franck, titulaire pendant quarante ans du grand orgue de Sainte-Clotilde, professeur au Conservatoire, Tournemire, savant pédagogue, musicien et improvisateur accompli, reste quelque peu ignoré du grand public ; ses élèves, ses amis ont témoigné pieusement du souvenir et de l'œuvre importante qu'il a laissés. A la Maison de la Pensée un auditoire nombreux, gonflé de tendresse, écouta Ginette Guillamat, la pure fauréenne, chanter quelques mélodies officielles et les admirables et si peu connus *Mirages*. Soirée émouvante entre toutes.

L. Maurice-Amour.

LE PRIX RABELAIS

Le Prix Rabelais n'est pas un prix comme les autres. D'abord parce que sa dotation consiste en deux barriques : l'une d'azé blanc — un des meilleurs crus du Mâconnais — l'autre de brouilly, rouge bien entendu. Ensuite parce que, décerné par les vingt membres de l'Académie Rabelais, il honore d'obligation un de ces joyeux gaillards. Curnonsky, président des Vingt, l'avait reçu l'an dernier. C'est aujourd'hui Marcel Grancher, leur « secrétaire provisoirement perpétuel », qui a été distingué. L'attribution des barriques avait lieu l'autre vendredi, à Château-Thivin, sous l'œil attendri du donateur, promu « grand amphitryon » de l'académie, M. Claude Geoffroy. André Berry, auteur des *Aïeux empaillés* et représentant à l'Académie Rabelais des vignobles dits « Entre deux Mers », prétendait disputer blanc et rouge à M. Grancher. Le chansonnier Michel Herbert lui fit observer que celui-ci avait cyniquement promis de répartir le contenu des barriques entre les membres de l'académie et que sa candidature en était assurée du triomphe. Elle triompha en effet, par 10 voix et demie contre 4 voix et demie à André Berry, un des votants ayant accordé sa voix aux deux concurrents à la fois. Mais, sur l'initiative des journalistes lyonnais, un Renaudot rabelaisien fut décerné à l'issue du banquet subséquent : André Berry recevait le prix Michel Herbert, purement honorifique mais qui valut au lauréat la fraternelle accolade du bon chansonnier.

On ne s'ennuie pas à l'Académie Rabelais !

COURRIER DES SPECTACLES

« Jeanne la folle » à la Comédie-Française

Les mots consternation et catastrophe sont les seuls qui puissent venir à l'esprit des amis de la Comédie-Française pour qualifier ce spectacle. Comment le comité a-t-il pu retenir, puis monter dans les quatre mois une pièce aussi scandaleusement faible? Comment l'administrateur n'a-t-il pas lutté contre l'engouement d'une actrice qui ne voyait qu'un beau rôle pour elle, sans considérer l'insignifiance de l'œuvre ? Un choix aussi désastreux n'est-il pas de nature à faire reviser le statut du comité de lecture ? Si les Comédiens-Français sont incapables de reconnaître une bonne pièce d'une mauvaise, qu'on leur retire le privilège du choix ! Il y va de l'avenir de notre première scène.

Jeanne la folle marque les débuts au théâtre de M. François Aman-Jean. Je dirai seulement qu'on y reconnaît des *disjecta membra* de Montherlant, de Claudel, voire de Hugo, sinon de Sardou et de Rostand, qui eux du moins savaient bâtir leurs drames. Ce n'est plus *la Reine morte*, mais le roi mort. Il y a aussi une leçon de maître à élève comme dans *l'Aiglon*. Il y a surtout, répandus sur les quatre actes, un amphigouri insupportable.

De chatoyants décors de Wakhevitch et les beaux efforts de Mme Marie Bell ne peuvent rien contre cette inanité sonore.

« La Tour de Nesles » chez Gilles

La compagnie Grenier-Hussenot nous donne chez Gilles un « digest » d'Olivier Hussenot, d'après *la Tour de Nesles* d'Alexandre Dumas. Que voilà une excellente idée ! Cette jeune compagnie a réussi à trouver un style. Elle se tient résolument au burlesque, mais elle ne tombe jamais dans la grossièreté. Ses facéties les plus énormes sont toujours marquées au coin du bon goût. Dans cette *Tour de Nesles*, refondue à son usage, il y a huit acteurs, mais un seul récitant, les autres, de Marguerite de Bourgogne à Buridan, se bornant à mimer leurs extravagantes aventures. Le résultat est proprement irrésistible et tout Paris va se ruer chez Gilles, qui ouvre lui-même la soirée par un nouveau répertoire de spirituelles chansons satiriques.

Y. G.

LES SPECTACLES

ATHÉNÉE. DERNIÈRES

Ondine

de JEAN GIRAUDOUX

avec

DOMINIQUE BLANCHAR
LOUIS JOUVET — PIERRE RENOIR

LOCATION OUVERTE de 11 à 18 h.

Au Théâtre de l'Atelier la Répétition Générale de "NUIT DES HOMMES" de Jean BERNARD-LUC étant reportée au 25 Novembre, les représentations de "L'INVITATION AU CHATEAU" de Jean ANOUILH se poursuivront jusqu'au Samedi 19 Novembre en soirée.

PIÈCES RECOMMANDÉES

Comédie-Wagram : VOYAGE A 3.
Palais-Royal : LES SURPRISES D'UNE NUIT DE NOCES (fou rire).

ATELIER

JACQUES DUMESNIL
MICHEL VITOLD

dans

NUIT DES HOMMES

de JEAN BERNARD-LUC

et

LA PERLE DE LA CANEBIÈRE

de LABICHE

ACTUALITÉ JURIDIQUE
Une atténuation aux appétits du fisc

Depuis que nous avons donné un aperçu de la législation fiscale telle qu'elle résulte du décret du 9 décembre 1948 (1) un nouveau texte, du 31 juillet 1949, « portant aménagement d'ordre fiscal », a introduit en faveur du contribuable certains allégements dont voici l'essentiel :

1° Pour la surtaxe progressive (qui, rappelons-le, remplace l'impôt général), le chiffre supérieur de la fraction à laquelle est applicable le taux de 10 % passe de 200.000 à 250.000 francs ; celui de la portion à laquelle est applicable le taux de 15 % va désormais de 250.000 à 500.000 francs (au lieu de 200.000 à 300.000 francs) ;

2° Les droits de mutation après décès sont sensiblement réduits. En ligne directe et entre époux ils vont, quand le défunt laisse au moins trois enfants, de 0,40 % à 20 %, et s'il meurt sans enfants, de 10,50 % à 35 %.

En ligne collatérale les chiffres minima vont de 19 % (frères et sœurs), 24 % (oncles ou tantes, neveux ou nièces, cousins germains) et 29 % (parents au delà du quatrième degré ou étrangers), aux taux respectifs de 40, 45 et 50 %.

De plus, toutes les fois qu'une succession passe directement des grands-parents aux petits-enfants, par suite du prédécès des parents, causé par faits de guerre, le droit ne peut excéder celui qu'auraient dû acquitter ces parents s'ils avaient survécu.

Les allégements ci-dessus sont appréciables et témoignent de la part du législateur d'une louable bonne volonté. Toutefois nous les estimons encore insuffisants, du moins en ce qui concerne les droits de succession en ligne directe. L'objectif à atteindre en cette matière serait l'exemption totale. Il est en effet permis de considérer ici, comme l'a fait la loi fasciste (à laquelle il est permis sur ce point de rendre hommage), que la transmission en ligne directe ne porte pas mutation, le bien patrimonial ne sortant pas de la cellule familiale, laquelle, à travers les générations successives, se perpétue, une et indivisible.

P.-L. R.

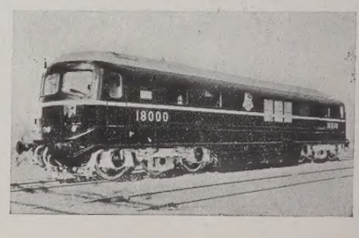
(1) Les autres dispositions concernent notamment les sociétés et divers droits d'enregistrement.

LA LOCOMOTIVE A TURBINE A GAZ

Le réseau national anglais va mettre en circulation une locomotive dont la conception relève de la technique la plus récente en matière ferroviaire. Cette machine, construite en Suisse par la Société Brown Boveri, possède en effet comme moteur initial une turbine à gaz.

Il s'agit d'un moteur thermique dont les organes essentiels sont : un compresseur, une chambre de combustion et une turbine. L'air pris à l'extérieur, comprimé par le premier organe, est utilisé en partie pour brûler du combustible injecté dans la chambre. Ce qui a pour effet d'élever la température du mélange constitué par l'excès d'air et les produits de la combustion. Les gaz ainsi portés à une haute température se détendent dans une turbine qui actionne une génératrice sur laquelle se branchent les moteurs électriques de traction.

Rappelons ici que la première locomotive à turbine à gaz, réalisée en 1942 par la même firme, put être mise en service sur les Chemins de fer fédéraux presque sans mise au point préalable. Elle fut expérimentée en 1946 sur la S. N. C. F., où elle assura la traction des trains express entre Chaumont et Bâle.

L'intérêt que de nombreux techniciens portent à la réalisation et aux essais de ces prototypes à turbines à gaz — les Etats-Unis viennent d'en terminer un et deux autres sont en construction en Europe — montre tous les espoirs suscités par ce type de moteur.

Jean Falaise.